

Mario Rigoni Stern

Le poète secret

traduit de l'italien par Marcel-Henri Angellin



La fosse aux ours

Mario Rigoni Stern

Le poète secret

traduit de l'italien
par Marie-Hélène Angelini

La fosse aux ours

Couverture : Marc Chagall, *La Pluie*, 1911

Titre original : *Aspettando l'alba e altri racconti*

Préface

Mario Rigoni Stem est né en 1921 sur le Haut Plateau d'Asiago au-dessus de Vicence. Montagnard autodidacte, il s'est fait connaître en racontant comment il a vécu la retraite de Russie des chasseurs alpins italiens en janvier 1943 : Le Sergent dans la neige, œuvre novatrice à l'époque (1953), a inauguré sa carrière d'écrivain. Plus tard, il relatera sa participation aux campagnes de France et d'Albanie de Mussolini dans En guerre (1971).

Mario Rigoni Stem a aussi fait œuvre de romancier-historien à la fois scrupuleux et passionné, en déroulant l'enchaînement des vicissitudes vécues par la population de sa région, depuis le milieu du XIX^e siècle jusqu'en 1940, dans Histoire de Tönle (1978), L'Année de la victoire (1985), Les Saisons de Giacomo (1995). Mais ses écrits, entièrement disponibles en français, sont également ceux d'un conteur à l'inspiration vaste et variée, nourrie par une mémoire exceptionnelle qui s'exprime avec les colorations et les nuances d'une vive sensibilité. Deux thèmes essentiels se dégagent de ses nombreux récits : la relation pudique mais riche d'affectivité de son expérience militaire, et l'évocation à la fois vivante et précise comme un documentaire de la vie des hommes, de lui-même et des animaux, dans leurs rapports constants avec la nature.

Le dernier recueil présenté ici, publié en Italie en 2004, laisse voir des caractéristiques identiques.

Les souvenirs désormais lointains de la guerre resurgissent encore. Comme le narrateur l'a écrit dans Retour sur le Don (1973), récit du voyage qu'il a fait sur les lieux parcourus à pied presque trente ans auparavant, le long hiver enneigé de son Haut Plateau lui rappelle toujours irrésistiblement la steppe russe. Dans le récit Presque une trêve, le lecteur suit à nouveau la pensée et le corps souffrant du jeune soldat pendant la retraite de Russie. Tout n'avait pas encore été dit. À la fin du Sergent dans la neige, l'auteur avait écrit : « Il y aurait encore beaucoup à dire, mais cela est une autre histoire. » C'était comme une promesse, et elle a été

tenue cinquante ans plus tard. Les souvenirs de Mario Rigoni Stern qui reposent en lui reviennent à sa mémoire, comme la correspondance échangée avec sa famille pendant sa vie militaire, enfermée dans sa vieille cantine de soldat, se ranime sous ses yeux, un soir de neige. Et voilà pour le lecteur le récit – entrecoupé de passages au présent, tant l'homme désormais âgé ressent fortement ce qu'il vivait alors – de l'interminable marche harassante qui a suivi le dernier combat sur le sol russe. C'est le dernier maillon des Mémoires, aussi essentiel que les autres, et jusqu'alors manquant, qui permet maintenant de reconstituer dans sa globalité l'odyssée de Mario Rigoni Stern. Le titre rappelle celui du livre où Primo Levi raconte son « interminable et aventureux voyage » (comme Rigoni Stern le définit), après sa libération des camps de la mort.

La description du comportement d'un muletier et de sa mule (Un homme et une mule) pendant cette même retraite pourrait sembler mineure. Cependant, le courage presque héroïque de l'homme et de l'animal, vécu à l'unisson et comme une évidence, est porteur d'un message. Le mulet, compagnon du montagnard, est aussi, à la guerre, le compagnon du chasseur alpin. Une entente ancestrale existe entre eux, semblable à celle du chien de chasse avec son maître, également importante pour le narrateur-chasseur, comme on le comprend dans Le Chien que j'ai vu pleurer. Là-bas, de l'entente entre le muletier et sa mule naît une grande force au service d'autrui, au milieu des ravages de la guerre. Ce comportement exemplaire en face de la fatalité se rencontre ici chez ceux pour qui sauvegarder la vie va de soi parce qu'ils sont les plus proches de la nature.

Mais le récit de ce recueil où Mario Rigoni Stern exprime la plus forte émotion est, sans doute, celui de son retour récent sur l'emplacement du camp de concentration (Retour au camp I/B) où il a été enfermé soixante ans auparavant, en Pologne orientale. Nous retrouvons dans ce texte une inspiration et une méthode d'écriture identiques à celles du récit Retour sur le Don, c'est-à-dire une confrontation continue entre le présent et le passé. Le narrateur décrit la beauté paisible de la campagne automnale, véritable « paysage pastoral » qui le charme, sur laquelle se superpose, évoquée au passé, la réalité de l'époque où tout n'était que « faim, mort, misère ». Chaque pas qu'il pose gravement, minutieusement, sur des traces que lui

seul est capable de déceler sur le terrain, l'amène à reconstruire mentalement le camp, fantôme obsédant. En recherchant, selon une habitude qui lui est propre, mais qui, ici, revêt un sens plus fort que jamais, les rares vestiges de ce qui a été, l'ex-prisonnier semble vouloir s'opposer à l'œuvre du Temps qui vaincra cependant et, ce faisant, menace les consciences du danger de l'oubli. « Que restera-t-il ? », se demande-t-il. « Mes pauvres mots, peut-être ? » Et il garde ici l'espoir ténu d'accomplir un devoir de mémoire.

Ce devoir, un autre narrateur l'a rempli dans son œuvre, et Mario Rigoni Stem lui rend hommage dans deux récits de ce recueil. Il y évoque son amitié envers Primo Levi, et le lien privilégié qui les a unis pour avoir vécu des expériences identiques. L'un des textes est la lettre émue que Mario Rigoni Stem a imaginé d'écrire, le lendemain de sa disparition en 1987, à celui qui a choisi de quitter la vie. Le narrateur se souvient de ses trop rares rencontres avec l'homme de science-poète, de la profondeur de leurs échanges, limitée seulement par la crainte de raviver les blessures indicibles du martyre de l'emprisonnement. Le narrateur insiste sur l'important témoignage qu'apporte l'œuvre de mémorialiste de son ami, et surtout *La Trêve*. En manière de conclusion à son hommage, il cite un jugement de Primo Levi sur la destinée humaine, d'un pessimisme absolu que lui-même ne partage probablement pas, mais qui jette un certain éclairage qu'il croit découvrir sur le geste désespéré de Primo Levi.

C'est également sous la forme d'une lettre adressée à un autre ami, Nuto Revelli, écrivain mémorialiste piémontais récemment disparu, que Mario Rigoni Stem évoque la forte personnalité de celui qui, chasseur alpin comme lui, a vécu aussi l'épreuve de la retraite de Russie. Entré ensuite dans la formation de la Résistance à l'idéologie la plus avancée, Nuto Revelli n'a pas connu, dans l'après-guerre, les lendemains qui chantent qu'il avait espérés. Il a alors consacré sa vie et sa plume à témoigner de l'injustice à l'encontre des laissés-pour-compte sur les montagnes de sa région. Un accord non explicité mais profond du narrateur avec la démarche et le comportement de son ami se dégage de cette lettre. Ainsi, dans la première partie de ce recueil, à l'occasion d'événements qui l'ont touché (sa visite en Pologne, la mort de deux amis qui, comme lui, ont

« rencontré Méduse »), Mario Rigoni Stern a, sous des formes encore nouvelles, rappelé la tragédie d'hommes confrontés à l'Histoire.

Les récits de la seconde partie nous ramènent essentiellement au cadre de vie montagnard où le narrateur est enraciné, et dont seule la période de la guerre l'a tenu éloigné. Dans ces textes, comme dans toute l'œuvre, resurgissent spontanément, sur les lieux aimés, des souvenirs de son passé – son enfance surtout – et des anecdotes qu'on lui a rapportées qui donnent sens et vie à ce qu'il voit lors de ses infatigables pérégrinations. Qu'importe le caractère peut-être insignifiant des petits faits que lui rappelle chaque endroit ; ils acquièrent une valeur intemporelle par leur seule existence, et certains constituent la mémoire de son pays qu'il voudrait ne pas voir tomber dans l'oubli : « À chaque endroit de la Terre : un événement. Un fait qui nous rattache au passé : l'histoire lue dans les choses. »

Homme de mémoire, Mario Rigoni Stern est tout aussi attentif à la vie qui se déroule, dans le présent, autour de lui. Ayant choisi de demeurer le plus près possible de la nature (à l'orée d'une forêt où descendent les chevreuils), il sait déceler les péripéties et les drames muets et éternels de tous les autres êtres vivants que sont les animaux en liberté. Là encore, les « traces » et les « signes » rencontrés et interprétés sont autant de fils d'Ariane menant à la découverte des lois qui régissent cet autre vaste monde. Lois implacables elles aussi, dont le narrateur révèle sans sensiblerie l'accomplissement, mais en suggérant que les êtres vivants qui y sont soumis semblent parfois donner des leçons à l'homme et, en tout cas, méritent toujours son respect et, à l'occasion, son secours.

Enfin, un texte a, dans ce recueil, une place à part. Homme de mémoire et homme proche de la nature, Mario Rigoni Stern est également un homme de culture, curieux de la vie et de la civilisation d'autres pays. Les récits de ses voyages à l'étranger (dans Entre deux guerres) le prouvent. Ici, pour la première fois, il s'agit de la visite d'un haut lieu de la culture française. Le visiteur se montre particulièrement réceptif et ému dans cet endroit à la fois riche d'histoire et d'espaces naturels, qui stimule son imagination, intensifie à un degré rarement égalé son bonheur de vivre le moment présent. Ce texte a la force d'un hommage.

Représentations minutieuses des gestes les plus simples de la vie quotidienne au présent, rappels avec une précision hallucinatoire de lointains épisodes très durs vécus en temps de guerre, joies insouciantes de l'enfance, évocations teintées d'un lyrisme maîtrisé de paysages idylliques aux confins de l'Europe ou dans le parc du château de Versailles : tout cela se trouve ou se retrouve dans ce recueil.

On y voit peut-être poindre aussi une brève, pudique mélancolie (« mon corps est fatigué, ce vieux corps qui a subi tant de vicissitudes »), et une certaine inquiétude devant le travail destructeur du temps, moins sur lui-même que sur les vestiges qui devraient instruire les hommes, allumer leur « lumière intérieure » ; mais on n'y rencontre aucun abandon du narrateur à la tristesse, encore moins au désespoir qui a emporté son ami Primo Levi. Arrivé au moment où son « temps descend vers le couchant », rien de ce qui est manifestation de la vie présente ou passée, humaine ou animale, ne le laisse indifférent. Comme le poète secret du recueil, il lui est naturel de faire confiance à « quelque chose de valable pour tous, qui se trouve au-delà de la lumière du jour ».

Marie-Hélène Angelini

Un homme et une mule dans la neige

Brenta, sa mule, était forte, paisible, et méritait toutes les attentions. Quand il revenait de corvée, la première chose qu'il faisait était de lui ôter son bât et son harnais, puis, avec une poignée de paille, il lui frottait l'échine. Tous les jours, il lissait son poil brun avec l'étrille et la brosse pour le voir briller. Mais deux hivers auparavant, en Albanie, ils avaient traversé une période très dure à cause de la boue, de la neige et aussi de la faim. Même dans ces conditions, il avait réussi à préserver les forces de Brenta et, à la fin de la campagne, elle était la plus en forme de tout le régiment.

Maintenant, en Russie, la fatigue était moindre : tout n'était que plaines avec de longues et douces collines. Les transports se faisaient en train, en camion, en camionnette, et l'on employait des mulets seulement à proximité des lignes du Don, sur quelques kilomètres. Ainsi, la majeure partie des soldats du Train et des mulets se reposaient dans les grandes étables et les hangars des kolkhozes, à l'arrière. Quant à lui et à Brenta, grâce à leurs qualités bien connues du sergent du Train et du capitaine, ils avaient été affectés au transport du matériel du bureau de la compagnie et des cantines personnelles des officiers.

L'hiver approchait encore une fois. À la place des camionnettes, on avait équipé les convois de traîneaux : traîneaux-ambulances semblables à des caissons avec une croix rouge dans un cercle blanc, traîneaux réquisitionnés dans les villages ou trouvés dans les kolkhozes, mais aussi traîneaux d'agrément, avec sièges et peaux de mouton, pour ces messieurs les officiers des postes de commandement de l'arrière.

Romedio aussi eut l'idée de se procurer et d'aménager un bon traîneau. L'hiver, dans son village, il attelait son cheval à un traîneau pour répandre le fumier d'étable sur les prés enneigés, ou pour rentrer dans la cour le bois mis en tas dans la forêt avant la première neige, ou pour conduire à la messe du dimanche les enfants, les femmes et les vieillards de la famille. Il savait par expérience que de bons patins comptaient plus qu'une courbure apparente : des patins larges et lisses pour glisser sur la neige sans trop s'y

enfoncer. Plutôt que haut sur ses supports, un traîneau bas était préférable pour ne pas renverser le chargement, et large plus qu'étroit afin de mieux répartir le poids ; solide, enfin, quant aux portants sur les glissières, aux limons, aux tirants.

Fin octobre, la neige arriva, et ensuite il fit très froid. Brenta se couvrit d'un poil long et laineux, et Romedio se cousit un couvre-chef en tissu et peau d'agneau, avec des oreillettes, comme ceux que portaient les vieux Russes du village.

Une nuit de décembre, on entendit pour la première fois un grondement lointain et continu, et le ciel, là-bas au fond, lançait des éclairs comme un orage d'été. Le lendemain, radio-bidasse répandit la nouvelle que l'Armée rouge était passée à l'offensive. Ces éclairs sinistres et ce grondement durèrent pendant de nombreuses nuits, parfois atténués par la bourrasque, ou emportés par le vent. À la mi-janvier, grondement et éclairs se rapprochèrent. Ils étaient à quelques kilomètres, là où les soldats de son bataillon se trouvaient en ligne. Deux jours plus tard, le sergent dit à Romedio d'aller avec le caporal et quelques autres mulets en direction du Don, à l'endroit où se tenait le poste de commandement de la compagnie.

« Ça y est ! pensa-t-il, maintenant nous allons devoir reculer. »

Il trouva le capitaine, chargea les caisses du bureau et les bagages des officiers ; il les couvrit d'une bâche, les attacha avec une corde. Le capitaine, avec la compagnie hors rang et les pelotons déployés sur le Don, partirait dans la nuit. Il neigeait. Il prit la route du retour. Radio-bidasse faisait savoir qu'ils avaient été encerclés et que les blindés étaient arrivés au siège du corps d'armée. Romedio prit la bride :

— Allons-y, Brenta, dit-il.

Deux heures plus tard, ils arrivèrent à la base logistique. Il régnait un grand désordre : entrepôts en flammes, camions abandonnés, obus qui éclataient, soldats ne sachant ni où aller ni quoi faire. Des bruits couraient selon lesquels les blindés russes étaient à quelques kilomètres. Avec leur traîneau, Romedio et Brenta passèrent prudemment au milieu de ce désordre, et retrouvèrent au pied de la colline, à l'extérieur du village, le long de la route tracée, les camarades et le sergent qui avaient chargé sur les traîneaux les munitions et les vivres. Il leur faudrait maintenant attendre le

capitaine et le bataillon avec le commandant, afin de les suivre dans leur marche vers l'ouest.

Dans la désorganisation de ce grand repli, au milieu de mille nouvelles contradictoires, parmi les unités de soldats hongrois qui avaient déjà jeté leurs armes, les blessés et les malades souffrant de gelures qui ne se résignaient pas à attendre l'arrivée des Russes dans les hôpitaux, les soldats qui s'étaient enivrés avec le cognac des entrepôts, ceux qui partaient à la débandade en l'absence d'officiers ou les officiers sans soldats, il y en avait aussi qui ne perdaient pas la tête et triomphaient de la peur. La nuit arriva, plus froide, battue des vents, avec la neige qui recouvrait de blanc hommes et mulets.

Quand apparut l'aube livide, Romedio se retrouva en colonne avec son groupement derrière le bataillon. Ils marchèrent encore toute la journée dans le froid glacial, comme des spectres blancs. Il y eut aussi un arrêt, car ils durent affronter un combat. Puis, de nouveau, la nuit.

Et ce fut cette nuit-là, pendant une courte halte, que Romedio aperçut une chose sombre que la neige commençait à recouvrir. Il s'approcha : c'était un homme. Un chasseur alpin. Sans ôter ses gants il lui nettoya le visage, et l'homme poussa un soupir. Il le dégagea de la neige, le souleva en le tenant par les bras.

Il ne parlait pas.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-il. Tu es blessé ? Tu as des gelures ?

Il le tira jusqu'au traîneau, souleva la bâche, jeta par terre une caisse du bureau de la compagnie, et l'allongea là-dessous.

Ils atteignirent un village à la pointe de l'aube. Le sergent dit qu'ils se reposeraient quelques heures. Romedio chercha une isba au centre du village, approcha sa mule, souleva la bâche. Maintenant l'homme avait ouvert les yeux et le regardait.

— Je suis blessé à une jambe, lui dit-il. Aide-moi.

Romedio l'accompagna à l'intérieur de l'isba, près du fourneau.

— Attends-moi ici, lui dit-il, ne bouge pas.

Il ressortit, détacha la mule et la conduisit sous un petit hangar. Il prit dans le sac de fourrage qu'il avait sur le traîneau de quoi remplir la musette de Brenta, et il la lui passa autour du cou :

— Mange ! Il faut que tu reprennes des forces !

Pendant ce temps, des camarades étaient entrés dans l'isba. Le blessé entourait sa cuisse d'un bandage pris dans son paquet de pansements. La balle avait traversé le muscle ; cependant l'os n'était pas brisé. Le froid avait arrêté l'hémorragie mais avait aussi provoqué son évanouissement. Avec sa baïonnette, Romedio ouvrit une boîte de viande ; il la vida dans sa gamelle, y émietta deux galettes. Il alla chercher de l'eau, remplit la gamelle et la posa sur le poêle de l'isba. Quand elle commença à bouillir, il l'ôta et la tendit au blessé :

— Mange, prends-en la moitié. Comment t'appelles-tu ?

Celui-ci fut le premier qu'il chargea sur son traîneau. Il en ramassa d'autres le même jour quand ils reprirent leur marche et, pour faire de la place, il jeta à bas du traîneau la machine à écrire et le reste des caisses du bureau de la compagnie. « À quoi serviraient toutes ces paperasses, maintenant ? » s'était-il demandé.

En regardant en arrière d'où ils étaient venus, Romedio voyait une colonne sans fin : une longue et large ligne noire sur la neige blanche de la steppe. Jusqu'à l'horizon. Mais d'où venaient tous ces gens ? Son groupement de traîneaux s'était désormais mêlé aux hommes en débandade, à d'autres soldats du Train et à des artilleurs. Il savait que, les précédant tous, il y avait ceux de son pays qui voulaient arriver jusque chez eux et ne pas se rendre. Quand quelque soldat isolé essayait de monter dans le traîneau, Romedio l'obligeait résolument et par la force à descendre : Brenta avait son chargement à tirer et lui, la responsabilité de la conduire.

Après six autres jours de marche à travers mamelons et plaines, les blessés, sur le traîneau, étaient passés à neuf. Un jour, il y eut un combat plutôt dur dans un village. Quand Romedio y parvint, il porta dans une isba toutes les cantines des officiers et fit sauter les crochets qui les fermaient. Elles contenaient des livres, des lettres, du savon, quelques nécessaires de toilette, mais aussi des cigarettes, du lait concentré, du chocolat, des biscuits, des chaussettes de laine et des tricots. Il rassembla dans deux

cantines les vivres et les vêtements et abandonna là tout le reste. Mais il dut aussi défendre ces choses précieuses contre ceux qui voulaient avidement les manger ou les partager.

— J'ai des blessés à faire avancer, disait-il ; vous, vous pouvez encore marcher et vous chercher à manger.

Quand, après huit heures de marche ou plus, le moment de faire halte arrivait à cause d'un combat ou de la bourrasque, ou parce qu'il était nécessaire de se reposer un peu, il essayait toujours, si c'était possible, de mettre à l'abri les blessés qu'il avait sur son traîneau.

Le sac de fourrage se termina. Le long de la piste il rencontrait de temps en temps des mulets qui mouraient de privations : ils étaient aussitôt dépouillés de leur chair par les hommes affamés. Romedio eut de la chance : un jour, dans un kolkhoze abandonné, il trouva un grand tas de blé et en remplit un sac : « Si Brenta ne mange pas, les blessés que j'ai sur mon traîneau ne sortiront pas non plus de ce pétrin. » Ainsi, pendant les haltes, la mule broyait patiemment le blé avec ses grandes molaires, et, avec autant de patience, Romedio écossait et mangeait des graines de tournesol. Il avait aussi pris la précaution de ne jamais la laisser boire l'eau glacée des puits : il la lui faisait d'abord tiédir dans sa gamelle. Au milieu de ce chaos, il devait également faire attention qu'on ne la lui vole pas pendant les haltes, pour la monter ou la manger. Mais Brenta aurait difficilement accepté d'aller avec d'autres gens ; toutefois, par prudence, Romedio attachait à son poignet une cordelette nouée autour du cou de la mule.

Aux blessés il apportait l'assistance qu'il pouvait : nourriture, eau, chaleur ; et pour cela, les cantines des officiers étaient arrivées très à propos. L'un d'eux, d'ailleurs, un lieutenant de sa compagnie avec une vilaine blessure, avait trouvé sa place sur le traîneau. Trois jours après que les chasseurs alpins le lui avaient amené, la blessure se gangrena et le lieutenant mourut. Il s'en aperçut une nuit alors que, aidé par un bon Samaritain inconnu, il s'occupait de mettre les blessés à l'abri. Il ferma les yeux au lieutenant. Il lui ôta avec peine son manteau doublé de fourrure qui serait utile pour d'autres blessés et, avec le bon Samaritain, il l'enterra dans la neige.

On ne savait plus depuis combien de jours on allait ainsi, comme des naufragés dans une mer de neige. Deux autres encore de ses blessés moururent. Un matin, se sentant désormais « guéri », celui qu'il avait recueilli en premier voulut rejoindre ses camarades. Brenta tirait toujours son chargement avec beaucoup d'acharnement, mais elle avait maigri elle aussi et son poil était ébouriffé et toujours couvert de givre. S'il y avait une pente à affronter, ou si la neige était haute, Romedio prêtait main-forte à sa Brenta ; en poussant ou en tirant, il lui parlait avec douceur :

— Allons, courage, allons, Brenta, on y arrivera.

Un jour, un grand combat s'engagea, le combat décisif^[1] : il y aurait des centaines de blessés à charger sur les traîneaux. Romedio en chargea autant que le sien en pouvait porter, l'un sur l'autre, entassés. Quinze peut-être. Peut-être davantage. Ils allaient jour et nuit sans s'arrêter, avec toujours plus de mal. La colonne s'effiloçait en longues queues, ou avec des vides. De temps en temps, on entendait tirer et on ne savait pas qui, ni où. D'autres blessés moururent, peut-être de froid. Quand ils s'arrêtaient, Romedio n'avait plus la force de les amener à l'intérieur des isbas ; pour les tenir au chaud, il avait mis des couches de paille sur les manteaux et les couvertures, et la bâche sur la paille.

Un soir – le froid avait diminué et les jours s'étaient allongés –, il vit sur une colline des blindés et des soldats habillés de blanc. L'un d'eux, avec ses jumelles, observait l'horizon où marchaient encore des groupes d'hommes en débandade.

Le lendemain, le long d'une route qui traversait un village, il y avait une colonne de camions en attente, le moteur allumé. C'étaient nos Fiat et les Bianchi, avec des officiers italiens portant des uniformes en bon ordre. Ils contrôlaient ceux qui montaient dans les véhicules : les blessés, les hommes souffrant de gelures, les malades.

— Vous les conduisez à l'hôpital ? demanda Romedio à un capitaine ayant le brassard de la Croix-Rouge sur la manche de son manteau.

— À l'hôpital de Kharkov, répondit l'autre.

— Alors, je vous remets les blessés que j'ai sur mon traîneau.

Il ôta la bâche, la paille, les couvertures encroûtées de sang et d'autres taches. Le capitaine regarda étonné, incrédule. Puis il appela deux de ses soldats. Romedio les aida à charger les blessés dans le caisson du camion où l'on avait étalé de la paille. Il les salua l'un après l'autre et, de la main, il adressa à tous une marque d'affection et un souhait :

— Bientôt, vous serez en Italie, et ensuite on vous renverra chez vous.

Quand tous furent installés, il poussa un profond soupir de soulagement.

— Mais comment as-tu fait pour sortir ainsi tant de blessés de la poche d'encerclement ? lui demanda le capitaine.

— C'est elle, ma Brenta, qui l'a fait. Elle est tellement vaillante...

Ils partirent tout légers le long de la route. Une heure plus tard, ils trouvèrent une pancarte avec le nom du bataillon de Romedio et une flèche qui indiquait un groupe d'isbas. Il détela le traîneau, laissa là même le harnais. « Si on nous demande où est le matériel du bureau de la compagnie, avec les bagages des officiers, dit-il à sa Brenta, nous dirons que nous avons tout perdu. »

Presque une trêve

Cet hiver 2004 est dur. Il neige depuis des jours et, sur le toit de ma maison, la neige s'accumule et ne fond pas.

Les chevreuils affamés se rapprochent de nous : ils ont mangé la bruyère du petit mur, dénudé les branches basses des sapins et, dans le potager, rongé jusqu'où ils pouvaient les découvrir les poireaux que je n'avais pas enlevés à temps en automne. Maintenant la neige recouvre tout.

La route qui mène chez moi est obstruée, et le vent d'est amoncelle la neige dans les vallons, en la tassant comme des dunes.

Dans la nuit de samedi, le chevreuil le plus jeune a été renversé sur la route en contrebas, alors qu'il allait chercher quelque chose à se mettre sous la dent. Les week-ends sont dangereux pour eux aussi. Après l'accident il est venu se réfugier près du mur le plus abrité de notre maison ; dimanche matin, il était encore couché là et il nous regardait sous la neige qui tourbillonnait. Je le croyais affamé et, de la fenêtre, ma femme a fait tomber près de lui des quartiers de pomme. Il s'est levé et est allé quelques mètres plus loin s'allonger sous le gros épicéa. Il marchait mal, en traînant sur la neige ses pattes postérieures.

Moi aussi j'étais comme lui il y a soixante et un ans, dans les steppes de Russie.

J'ai téléphoné au garde-chasse : il était de service dans la plaine. Trois heures plus tard, ils sont arrivés à deux, avec leur voiture tout-terrain.

— Il est affamé et ne peut se tenir debout, dit le plus jeune après l'avoir fait se lever.

En peinant beaucoup dans la neige haute, la petite bête fit une dizaine de pas dans la forêt.

— Il ne tiendra pas jusqu'à ce soir. Va prendre ta carabine et achève-le, me dit le garde-chasse le plus âgé.

Non, je n'avais pas le cœur de tirer ainsi sur un chevreuil affamé et immobile dans la neige.

Le plus jeune des gardes-chasse, qui n'habite pas loin, alla jusqu'à chez lui prendre sa carabine.

Je rentrai dans mon bureau. Peu après, j'entendis le coup de feu amorti par la neige, et le garde-chasse âgé déclara :

— Il avait le bassin brisé.

C'était il y a quatre jours. Depuis lors il a continué à neiger. Aujourd'hui, à l'aube, le vieux mâle a fait le tour de la maison et est rentré dans la forêt. La neige est en train de recouvrir ses traces. Maintenant, il doit être avec son petit troupeau, protégé de la tempête, sous le fourré d'épicéas aux branches basses. J'espère que les jours prochains ils trouveront les feuilles de choux frisés et de brocolis que j'ai laissées pour eux aux endroits les plus abrités. Comme moi, ils attendent le printemps. Mais où les mésanges huppées ont-elles pu se réfugier ?

En ce mois de mars neigeux je me prends à penser à ce temps sans repères où, sortis de la poche d'encerclement, après les bourrasques et les batailles entre le Don et Chébékino, et laissant dans la neige des milliers de camarades, on recommença à marcher vers un printemps qui allait bien finir par arriver.

Maintenant, nous ne sommes plus qu'une poignée à nous souvenir. Les médias ont remplacé la tradition orale et transformé les mœurs ; il n'y a aucun Homère pour chanter les épopées, aucun Xénophon pour en faire la chronique.

Mon corps aussi est fatigué, ce vieux corps qui a subi tant de vicissitudes. La nuit, dans l'attente du sommeil ou de l'aube, à la lumière diffuse de la neige qui filtre des fenêtres donnant sur la forêt, ma pensée s'arrête sur ce temps-là, et resurgissent visages d'amis, épisodes, situations dramatiques. Pas seulement les souffrances mais aussi les moments sereins : jeux d'enfants, visages rieurs, lettres d'amour, rêves, chants, montagnes conquises. Les cadeaux de la jeunesse.

Est-ce parce que, il y a quelques jours, j'ai trouvé dans la mansarde et apporté sur cette table la petite cantine en noyer où j'avais mis de côté les papiers de ce temps-là ? Cette cantine aussi a une histoire qui remonte loin. En avril 1940, le caporal Baiocchi, menuisier de notre compagnie, me l'avait faite pour cinq lires avec du matériel de récupération. Cantines de soldat, non réglementaires, que certains d'entre nous gardaient près de leur paillasse et qui, par tradition, au moins chez nous, étaient tolérées par les commandants de compagnie.

À l'époque, nous étions cantonnés à Castellamonte, dans le Canavese, dans la fabrique de pâtes désaffectée derrière l'hôtel *Tre Re*, où se trouvait le poste de commandement du régiment. À l'intérieur de cette petite cantine, je gardais quelques livres, un cahier, une plume et une bouteille d'encre, des feuilles et des enveloppes, la correspondance que je recevais de ma famille, d'amis et de quelques jeunes filles ; et aussi une boîte en fer-blanc avec mon blaireau, mon rasoir, des lames, un savon et un flacon d'eau de Cologne. À l'approche de la guerre, je la confiai à une lavandière, avec de l'argent pour l'expédier à ma mère. Une nuit, l'alerte retentit et l'on partit, sac au dos, pour le val d'Aoste.

Des mois passèrent, des saisons, des années. La guerre tournait à travers l'Europe et n'était jamais rassasiée de vies humaines. Ma mère se servit de la cantine pour ranger les lettres que j'envoyais des fronts de guerre, et, quand je venais en permission, j'y plaçais la correspondance que j'avais reçue entre-temps. À mon retour, en mai 1945, j'ai tout retrouvé.

Maintenant, elle est ici ; j'ai relu ce que j'écrivais du front de l'Ouest, de celui de Grèce en Albanie[2], du front de l'Est et des camps de concentration. Il y a mon enthousiasme et mon inconscience de gamin, les mensonges que je racontais pour qu'on ne se fasse pas de souci, mais aussi notre dénuement quand je demandais de la nourriture (de la farine à polenta, si possible), de l'insecticide en poudre contre les poux, des aiguilles et du fil pour raccommoder, du papier à lettres. Un jour de ce prochain printemps qui tarde tant à venir, je porterai tout dans le potager, les cartes postales et les lettres, et je ferai un feu d'écobuage comme s'il s'agissait de feuilles sèches. Qui pourrait s'intéresser à ces lettres ? Et puis, ce que je racontais à ma mère et ce qu'elle me racontait, ce sont des choses intimes, qui

m'appartiennent. Une allusion suffit à une mère pour comprendre ce que d'autres ne comprendraient jamais.

Je relis des cartes postales en franchise, avec des illustrations héroïques et des phrases de Mussolini ou de D'Annunzio. À partir de l'écriture, de la brièveté de l'écrit, de la date, je retrouve une situation dramatique ; une correspondance plus longue rappelle un moment de tranquillité.

Sur des enveloppes non affranchies j'avais écrit : *Zone de guerre dépourvue de timbres mais pas de cartouches. VAINCRE !* Parfois, j'ajoutais *PAR AVION*.

Peut-être était-ce ce *VAINCRE !* qui permettait que la poste militaire et la censure laissent passer ce message et qu'il arrive, en quelques jours, au 5, rue Mont Ortigara où ma famille habitait ?

La maison où je suis né il y a de nombreuses années n'est pas la vieille maison de montagne que mon grand-père avait fait construire il y a cent ans passés et qui, en 1916, reçut les premiers coups de canon et s'embrasa. En 1917, la grande cave devint le poste de commandement d'une brigade autrichienne. En 1921, je fus le premier des Stern à naître dans la maison reconstruite, alors que, depuis des siècles, ils avaient habité sur la place principale, au Kantun von Stern. Nous étions très nombreux, plus de vingt, trente peut-être à certains moments, entre parents et domestiques. C'est de là que, jeune homme, je suis parti un matin de novembre pour être soldat chez les chasseurs alpins. Oui, je voulais faire une carrière militaire. C'est là que je revins sept ans plus tard, quand la voie m'était tracée pour devenir officier, mais, derrière moi, j'avais de nombreux amis morts et l'horreur d'une guerre funeste qui m'avait fait découvrir la tromperie de la patrie fasciste. Je ne voulus pas devenir un militaire, même si, pendant ces années-là, j'avais connu quelques hommes qui, grâce à leur grade et à leur intelligence, avaient fait preuve de grandes qualités humaines dans les moments les plus difficiles. J'ai entendu l'un d'eux qui, dans les circonstances les plus dramatiques, avait assumé toutes ses responsabilités, dire un jour :

— Si nous revenons en Italie, j'irai à Rome crier mon indignation et, après, j'arracherai mes grades et mes décorations.

Je lis ces lettres que ma mère a conservées. En Albanie, j'avais dix-neuf ans, en Russie, vingt. Je lis ces mots qui faisaient à peine allusion aux tribulations, à la faim, aux poux, au froid, aux combats. Elle comprenait tout et me répondait : « Je prie pour toi. »

Mais il y a une période, du 2 janvier au 18 mars 1943, que je ne trouve pas dans mes écrits. C'étaient les jours les plus durs, les jours sans date, que je raconte dans *Le Sergent dans la neige*, et ceux qui suivirent, quand on sortit de l'encerclement et que l'on marcha encore pendant des centaines de kilomètres, jusqu'aux alentours de Gomel, en Russie blanche.

Il continue à neiger. Après avoir relu les lettres que ma mère m'envoyait en ce temps-là, et que je n'ai jamais reçues parce qu'elles étaient retournées à l'expéditeur (je les ai lues plusieurs mois plus tard), j'ai rouvert aussi *La Guerre des pauvres*, de Nuto Revelli, et *La Trêve*, de Primo Levi. Eh bien, pour moi, ces jours-là (plus de quarante) de vagabondage derrière les lignes de l'immense front russe furent aussi une « trêve ».

J'ai sous les yeux le *Grand Atlas international* du Touring-Club italien ouvert à la carte de la Russie sur trois pages. J'ai aussi le volume du Bureau historique de l'état-major de l'armée qui relate les opérations des unités italiennes sur le front russe (1941-1943), dans sa deuxième édition ; et le troisième volume de l'*Histoire des troupes alpines* éditée par l'Association nationale des chasseurs alpins, ainsi que des photos de ce temps-là et des rapports d'historiens russes concernant notre secteur.

Tout cela m'a remis en mémoire des dates, des noms de localités et de généraux, des épisodes de la guerre, des déploiements de forces, des batailles. Mais a également ravivé le souvenir de ce que nous étions : des vagabonds, dans la neige, très loin, au milieu de l'Histoire.

Pendant le premier hiver de paix de l'après-guerre, notre facteur zélé nous apporta un soir une lettre que j'avais envoyée du front trois ans auparavant. Où avait-elle été jusqu'alors ? Quelle route avait-elle suivie pour trouver le numéro 5, rue Mont Ortigara ? Elle portait des cachets de la poste militaire et de la censure, de trains postaux russes, polonais, allemands, italiens. Mais elle était finalement arrivée à destination ! Comme moi !

Maintenant, je ne la retrouve plus. De même que je ne retrouve plus la carte postale en franchise que le commandant Bracchi nous avait remise en nous incitant à l'écrire au plus vite parce qu'un avion allait l'emporter en Italie.

Elle parvint au village un soir de neige, par le dernier petit train à crémaillère. Elle passa entre les mains de Bortoletto Bet, le facteur poète, occupé au tri et à la préparation de la tournée du lendemain. Il la tourna et retourna, la lut, la mit de côté. Dès la fermeture du bureau, il se précipita auprès de ma mère :

— Tenez, madame Annetta, une carte de Mario !

Depuis plus de quinze jours, on disait au village que Mario était mort en Russie. Tout le monde le savait, sauf ma mère malade à qui personne ne voulait le dire. Chez moi, on vivait dans une atmosphère bien étrange. Ce soir-là, ils ont pleuré, et puis chanté. C'est ce qu'ils m'ont raconté.

Je remarque aussi les cachets, les dates, les censures et les adresses ou les variantes de la *Kriegsgefangenenpost* qui me suivait dans les camps. Sur certaines adresses de chez moi le nom Stern est entouré d'un cercle bleu ou souligné en rouge. Cela me rappelle ce que j'ai lu, il y a quelques années, dans une revue pour philatélistes : certains « spécialistes » des SS étaient affectés aux bureaux de poste des camps pour éventuellement repérer, à travers les adresses, et répertorier des juifs encore libres afin de les arrêter et de les faire passer ensuite par le conduit de la cheminée.

Maintenant, rien que d'y penser me donne le frisson. Ma famille ne s'était certainement pas souciée de ces signes sur l'adresse, mais l'un de ces tristes sires n'aura sûrement pas manqué de faire des recherches à l'état civil de notre commune. Non, nous autres sur le Plateau, appelés « Cimbres^[3] », n'étions pas d'origine juive, et ce nom « Stern », d'après mes ancêtres, était une déformation d'un mot cimbre « Ernst^[4] ».

Le 31 janvier 1943^[5], seul comme un chien errant parmi d'autres chiens errants, j'étais sorti de la poche du Don. Je me différenciais des autres soldats en débandade par mon fusil que, instinctivement, je portais sur l'épaule gauche (quand on est droitier, on vise plus vite !), et par deux

grenades que, avec quelques chargeurs, je gardais dans les poches de ma veste.

Le commandant Bracchi vit que je marchais avec difficulté. Il vint à ma rencontre et me témoigna son affection en me donnant une tape sur l'épaule. Il dit :

— C'est bien. Va dans ces isbas, notre bataillon y est. Dans l'une d'elles, tu trouveras tes camarades de la 55^e compagnie.

Une petite isba pour une compagnie de presque trois cents hommes ! Mais nous n'étions plus qu'une poignée. Le lendemain, les derniers arrivèrent : les plus mal en point. On aida à charger dans les camions les blessés, ceux qui souffraient de gelures et les malades, pour qu'on les emmène dans les hôpitaux de Kharkov. Certains ne voulaient absolument pas nous quitter parce qu'ils se sentaient plus en sécurité avec nous.

En trois jours, on se remit en forme. On put même manger ce que nous préparèrent les cuisiniers qui restaient. Mes camarades Tardivel, Tourn, Antonelli me témoignèrent beaucoup de sollicitude. Filippini, le sergent-fourrier, inscrivit ma présence dans le rôle de la compagnie. Lui aussi souffrait de gelures aux pieds et, à contrecœur, il fut obligé de se faire hospitaliser : il n'aurait pas pu continuer à marcher avec nous.

Des sept officiers et des huit sous-officiers de notre compagnie il n'y avait plus maintenant que le sous-lieutenant Braida, le sergent du Train Dotti, et moi, du peloton des mitrailleurs. Ceux qui restaient (une quarantaine de chasseurs alpins), le commandant Bracchi les mit sous les ordres du lieutenant Zanotelli, un Trentin compétent, à l'esprit pratique, qui s'occupa immédiatement de nous faire obtenir quelques paires de chaussures, des couvertures et des vivres de réserve. À moi, il laissait les charges habituelles du service.

Dans ces villages, le long de la route qui de Chébékino conduit vers Belgorod, les restes du corps d'armée alpin avaient bénéficié de quelques jours de trêve. De quarante-trois mille au départ nous n'étions plus que seize mille, accompagnés de la moitié environ des mulets avec lesquels nous étions partis du Don. Treize mille hommes étaient hospitalisés pour des blessures, des gelures, des maladies. Tous les autres étaient restés dans

la neige, ou se trouvaient dans la marche du *davai*^[6] vers les camps de prisonniers dispersés dans l'immensité de la Russie.

Le matin du 3 février – il faisait encore nuit et je me souviens qu'il neigeait –, on quitta en hâte la chaleur de ces isbas : l'Armée rouge avait repris l'offensive et il était possible de rester encerclés encore une fois. Ce jour-là, ils avaient commencé la grande bataille qui devait libérer Kharkov, et nous, qui avions le tort d'être vivants, nous gênions les manœuvres des Allemands.

On marchait d'un bon pas sous la neige. Nous avions eu trois jours de repos. C'en était fini des munitions, des mitrailleuses, des mortiers, des blessés à emmener. Je portais maintenant une paire de bonnes chaussures, et la plaie de mon pied droit avait été soignée. Le lieutenant Zanutelli marchait en tête de notre compagnie ; je venais en dernier, mais la colonne était courte. La colonne de notre bataillon Vestone était courte également.

En tête, pour montrer la route, il y a le commandant Bracchi ; il marche vite et nous peinons à le suivre. Je pense qu'il doit avoir ses raisons, car il connaît notre état physique. Nous traversons une agglomération ; la rue est très large entre des maisons alignées avec des palissades. Notre file s'allonge, et je suis obligé de presser ceux qui ralentissent. Je m'appuie sur un bâton que j'ai pris dans une cour. Sur la route passent de temps en temps des camions allemands et de nos unités. La rue est à nouveau vide.

Au milieu de la route, il y a un soldat italien agenouillé dans la neige. Mais d'où sort-il ? Il crie vers nous et appelle à l'aide. À l'aspect, à la façon de parler et de faire des gestes, ce frère d'armes est un Méridional, me semble-t-il. Un fantassin ? Il n'a pas de fusil. Il porte un calot noué sous le menton et il nous demande de l'aide, à nous qui marchons d'un bon pas au bord de la route. Nous marchons...

Ce souvenir reste douloureux pour moi. Un remords que je n'arrive pas à écarter, même après tant d'années. Aurions-nous pu, aurais-je pu lui porter secours ?...

Peut-être s'était-il enfui de quelque hôpital pour se joindre à nous, par crainte d'être abandonné. Peut-être avait-il été sciemment abandonné par

ses camarades. J'espère que quelque camion l'aura ramassé, mais même cette pensée n'éloigne pas la conscience de ma culpabilité.

Ce jour-là, nous devions faire beaucoup de kilomètres, une cinquantaine peut-être. N'est-ce pas alors que l'on rencontra une unité blindée de Waffen SS qui allait faire face à l'offensive hivernale de l'Armée rouge ? Les puissants tanks tout neufs, avec leurs longs canons de moyen calibre et leurs mitrailleuses, avançaient en ferraillant ; d'autres blindés à chenilles transportaient des munitions et du carburant. Les équipages, vêtus de cuir noir, coiffés de casques également noirs, étaient assis sur leurs engins, et nous regardaient de toute leur hauteur, pleins de mépris : nous étions des vaincus et des *Zigeuner* italiens. De temps en temps, ils jetaient dans la neige des bouteilles qu'ils avaient vidées au goulot. En ramassant une après leur passage, je lus sur l'étiquette : *champagne*. Ils étaient partis de France pendant notre retraite ; mais ici, ensuite, ils ont trouvé leur fin.

Le long de la route on voyait des pancartes qui indiquaient la direction de notre marche avec les sigles des unités. Nous lisions les noms des localités vers lesquelles nous devions poursuivre : Belgorod, Akhtyrka, Soumy, Romny, Priloucki, Kiev... Il y avait encore des centaines de kilomètres de neige, et on était aux premiers jours de février.

Nos mulets, restés en petit nombre, et qui avaient sauvé la vie à nos blessés, avaient été regroupés avec ceux du bataillon et du régiment. Braida, un vétérinaire et le sergent-forgeron Simula marchaient à leurs côtés. Le sergent Dotti était revenu parmi nous, et c'était lui qui me secondait auprès des retardataires.

Les étapes journalières sont longues. Notre petite colonne s'effiloche et, désormais, nous avançons machinalement, par habitude. Au départ, on nous a donné deux jours de vivres, mais maintenant, on s'arrange comme dans la poche d'encerclement : on achète aux pauvres paysans ukrainiens des graines de tournesol, des concombres dans la saumure, des pommes de terre, du chou aigre, quelques œufs.

Notre vieux camarade Tardivel, caporal-chef du second peloton, est devenu encore plus habile pour survivre. Grâce à lui, j'ai découvert que, dans la campagne, sous les tas de neige signalés par un petit pieu, il y a des

pommes de terre enterrées et recouvertes de paille. Nous les tâtons en enfonçant le bras après avoir ôté le pieu. Il s'agit peut-être de la provision pour les semailles du printemps, ou bien on les a cachées là pour les protéger du gel ou de la razzia des soldats. Il ne nous semble pas juste de vider les réserves de ces gens ; alors, le soir, après avoir retiré le pieu, avec un bâton sur le bout duquel nous avons fixé un gros clou, nous embrochons çà et là une pomme de terre à la fois. Après le vol, nous remettons tout en ordre. Tardivel a en outre le sens de l'humour : quand, après les avoir fait bouillir, nous les distribuons à nos camarades, il dit :

— Pommes de terre prises au clou ! Spécialité de la Maison Tardivel et Rigoni !

Quand arrive la fin de l'après-midi nous sommes fatigués ; alors nous nous arrêtons au premier village que nous rencontrons pour passer la nuit dans les isbas. Les gens nous accueillent sans protester ; nous n'employons jamais la force. D'ailleurs, quel pouvoir avons-nous ? En allant de cette manière, indépendamment de tout ordre militaire de marche, mon groupe d'une trentaine de chasseurs alpins ne suit pas de programme, si ce n'est celui de marcher vers l'ouest sur les traces de ceux qui nous précèdent.

À Akhtyrka, on nous attend, et on ne nous dit rien de notre retard. C'est là que Bracchi remet à chacun une carte postale en franchise postale pour écrire chez nous.

— Écrivez à votre famille que vous allez bien, et signez, nous dit-il. N'ajoutez rien. Ça va partir vers l'Italie par avion.

Dans la petite cantine, je retrouve quelques lettres de ces jours-là : mon père m'avait écrit le 13 janvier, ma mère, le 26, le jour de la bataille la plus dramatique de toute la retraite. Elle me disait : « Mon cher Mario, après plus d'un mois sans nouvelles, ta lettre du 20 du mois dernier m'est parvenue. Te savoir en bonne santé et toujours le même me console... » Elle m'écrivait aussi qu'à la poste on n'acceptait plus de paquets pour le front russe, et qu'elle ne pouvait même pas m'envoyer les timbres « par avion », ni les feuilles et les enveloppes que j'avais demandés. Elle ajoutait qu'au village se déroulaient les championnats nationaux de ski de la GIL^[7], et que mon frère Aldo était parti avec trois amis pour le refuge Lozze afin de monter ensuite à skis jusqu'à l'Ortigara. Elle terminait ainsi : « ... Ciao,

mon cher Mario, ta maman t’embrasse de tout son cœur et te bénit. » Ce fut la seule fois qu’elle me bénit et, ce jour-là justement, j’avais le plus grand besoin de bénédictions.

Dans une autre lettre, du 9 février, elle écrivait : « ... Hier j’ai reçu ta lettre du 2 janvier où tu me dis que ta santé est bonne... » Le 20 février, elle m’écrit encore :

« ... nous sommes toujours dans l’attente de tes nouvelles, mais j’espère qu’elles arriveront ces jours-ci... ». À cette date, la carte en franchise, écrite le 12, qui apportait un démenti à la nouvelle de ma mort, n’était pas encore parvenue. Peut-être arriva-t-elle quelques jours plus tard, ou ce soir-là, tandis que moi, je marchais et marchais toujours dans la neige de février.

Des jours de violente bourrasque alternaient avec des jours de froid intense, mais aussi de soleil bienfaisant. Je fus atteint d’une vilaine forme de dysenterie, mais, tandis que pendant l’encerclement je ne pouvais pas m’arrêter pour baisser culotte, par crainte de mourir de froid, ou de m’évanouir, ou encore de perdre le contact avec mes camarades, maintenant je pouvais le faire quand il le fallait. La première fois, Dotti s’était arrêté pour m’attendre, mais les besoins se répétèrent, et je lui dis de continuer en queue de notre groupe.

— Je vous rejoindrai, ne te fais pas de souci. Je saurai trouver la trace des pas : nous sommes les seuls à avoir des brodequins cloutés.

En marchant ainsi en dehors du groupe à cause de cette diarrhée, un soir de neige j’arrivai tout seul dans un village où des soldats allemands fêtaient le carnaval. Ce qui se passa cette nuit-là, je l’ai raconté dans *Trois Pommes de terre bouillies*^[8]. Il faisait encore nuit quand je repartis, et je rejoignis mes camarades.

Dans la direction que nous avions prise était indiqué *Priloucki*. On marchait d’un village à l’autre sur une terre à demi déserte. Je ne pensais pas à ma maison, je ne pensais pas à la guerre ; j’étais comme un vagabond ou comme un vieux chien de berger à la queue du troupeau. Nous rencontrions peu de troupes allemandes désormais. Quelqu’un nous avait dit que cette zone était un territoire de partisans ; leur présence était dans l’air mais ils ne nous dérangeaient pas. Il y avait beaucoup d’espace libre autour de nous.

Un jour où le vent froid soulevait la neige comme du sable, je m'agrippai à un camion allemand qui passait pour essayer de gagner un peu de route. J'étais fatigué et affaibli par la dysenterie. Bien vite, mes mains qui étaient nues (mes gants étaient restés dans la neige de Nikolaïevka) commencèrent à me faire mal et lâchèrent prise. Je roulai dans la neige et je me mis vivement à les masser car je ne les sentais plus. Je les recouvrai dans la douleur et, ce soir-là, en arrivant dans un village, j'ai coupé un morceau de mon manteau et je me suis cousu une paire de moufles.

Même si on ne la voyait pas, nous avions sûrement aussi une bonne étoile qui nous montrait le chemin car, tôt ou tard, nous retrouvions toujours le groupement principal qui nous précédait, ou nous rejoignait quand nous l'avions dépassé en prenant une autre piste.

Je me souviens de cette époque comme de la plus libre de ma vie, la plus indépendante et anarchique, sans aucun doute. Marcher, nous reposer, manger, dormir, la nuit et le jour : c'était selon notre fantaisie. Quelquefois, dans un village plus important, on s'approvisionnait dans les entrepôts allemands : un tampon que Tardivel avait dans sa poche et un gribouillage de ma part réglaient toute discussion. Qu'avait de magique ce tampon ? Mystère. Un *Stempel* leur suffisait. Quand nous nous trouvions réunis dans quelque petite ville, c'étaient nos magasiniers qui nous ravitaillaient.

Nous avons pris la direction de Kiev et, un jour, pendant notre vagabondage au cours de l'hiver ukrainien, des indications nous signifièrent de suivre la route de Tchernigov et de Gomel. Le sort du troufion ne changeait pas. Le sort du troufion, c'est la fatalité, le destin. Au-dessus des soldats qui s'éloignent du front, qui décide ? Le destin du troufion. Voies ferrées, pistes carrossables, *Armeestrasse*, hiver, dégel, armées qui s'affrontent, blindés comme des moutons, avions comme des unités d'artillerie volante, partisans. Wagons à bestiaux bourrés de blessés et de soldats souffrant de gelures, mais aussi de faux malades. Soldats en groupes marchant à travers la campagne enneigée, avec, parmi eux, des hommes souffrant de gelures et de vrais malades.

C'était en février 1943, et, autour de Kharkov, une très dure bataille faisait rage. C'est là que se cassèrent les dents les Waffen SS que nous

avons vus arriver de France avec leur réserve de champagne. Eux, les seigneurs de la guerre.

Un jour, on trouva deux véhicules qui étaient venus chercher notre groupement. Je montai en dernier dans le second. Dans les cabines, j'avais fait s'installer les plus mal en point. Pour voyager dans un camion découvert, j'aurais préféré un autre jour, avec du soleil. Par ce froid, dans ce vent, il aurait mieux valu marcher mais, de cette manière, nous supprimerions peut-être trois étapes à pied.

La nuit arriva. Il faisait très froid, avec un vent qui soulevait des nuages de neige. Soudain le camion s'arrêta. Alentour il n'y avait pas une lumière, pas le moindre signe de vie. À l'horizon, sur un mamelon, on devinait une longue construction basse. Le chauffeur descendit et souleva le capot. Je sautai à terre moi aussi. Le moteur ne voulait pas repartir. Le chauffeur trifouilla dedans, essaya de mettre en route avec la manivelle que je tournais péniblement ; lui actionnait le carburateur. Il fourgonna, démontra, nettoya, tandis que ce vent froid nous obligeait à retenir notre couverture autour de notre tête. On essaya de pousser le camion sur la piste enneigée. Il ne repartait pas.

Je devais prendre une décision ; nous ne pouvions pas tenir toute une nuit immobiles dans la steppe ; on risquait d'attraper des gelures. Peut-être avions-nous intérêt à abandonner le camion et à continuer à pied. Tôt ou tard nous rencontrerions une isba. C'était comme être à nouveau dans la poche d'encerclement. J'envoyai Tardivel avec deux chasseurs alpins voir ce qu'était ce bâtiment sur le mamelon ; arrivé là, il me signalerait si cela valait la peine de le rejoindre, en allumant son briquet fabriqué avec une grenade évidée. Le chauffeur et les deux plus mal en point d'entre nous pouvaient se serrer dans la cabine, à l'abri.

J'éprouvais cependant une étrange sensation qui me donnait du souci. Ce n'était pas de la peur, non, mais je pensais que dans cette situation, avec un camion arrêté dans la steppe, nous pouvions nous faire attaquer par les partisans qui, d'après ce qu'on disait, étaient nombreux dans cette zone. Le signal de Tardivel nous parvint : la voie était libre ; je le rejoignis avec le reste du groupe.

Le bâtiment avait été le grand entrepôt de quelque lointain kolkhoze. Il était vaste, vide, avec quelques restes de blé dans les coins. Sur le plancher il y avait des résidus de paille et des tiges de tournesol. De là-haut on pouvait aussi surveiller notre camion, et j'envoyai quelqu'un chercher les trois hommes qui étaient restés. Avec les tiges de tournesol on fit un feu dans le coin le plus abrité. Tardivel et moi, on détermina les tours de garde pour veiller sur notre repos et sur le camion arrêté sur la piste.

Une longue nuit pleine d'inquiétude commença ; la tempête faisait tourbillonner la neige par les ouvertures de l'entrepôt. Enfin, une aube blafarde apparut et l'on retourna vers notre véhicule.

Nous aussi nous étions blafards, et comme pris dans du plâtre. Pour dîner et pour déjeuner, on avait mangé des graines de tournesol. Au loin, on entendit venir le bruit d'un moteur. Ne nous voyant pas arriver, ils s'étaient mis à notre recherche avec une camionnette et un camion. De cette nuit-là, j'ai gardé un mauvais souvenir, et je ne sais plus comment nous avons continué ensuite.

On était peut-être dans les premiers jours de mars quand on arriva aux environs de Gomel. La campagne donnait enfin des signes de dégel, et les taches brunes des étangs où se reflétaient des bouleaux brisaient l'uniformité de la neige. Dans les villages, ce qu'on voyait reverdir en premier, c'étaient les toits des isbas. Les poules grattaient la terre au soleil le long des palissades.

On repartit de là vers le milieu du mois. Par les trains militaires habituels : 8 chevaux, 40 hommes. Maintenant que nous n'avions plus de paquetage ni plus beaucoup d'armes à porter, quatre wagons suffisaient pour ramener en Italie tout le bataillon. Avec les réservistes, nous avions été en tout mille six cent quarante ; nous étions maintenant trois cent quatre-vingt-quatre, et pas tous en bonne santé.

On traversa la Biélorussie et la Pologne. La campagne recommençait à vivre et, au milieu des décombres de la guerre, certains se remettaient à semer. Ces vastes étendues labourées sous le ciel printanier me donnaient une grande impression de paix. Pendant la journée, il ne faisait plus froid et, assis à la portière, moi aussi je recommençais à vivre avec la nature.

À Lvov, on nous fit descendre pour l'épouillage et pour la stérilisation de ce qui restait de nos vêtements. Si je réussis à sauver de l'autoclave les lettres les plus chères que j'avais reçues sur les fronts de guerre, je ne parvins pas à garder – et je le regrette encore – la balle arrêtée par la carabine que je tenais en main quand, sur le Don, elle aurait dû m'atteindre en plein front. J'avais projeté d'en faire une bague pour Anna.

Le 16 mars j'écrivais :

« Ma très chère maman, je suis de retour ! Hier j'ai passé la frontière de la patrie et maintenant je me trouve à Udine au poste de commandement d'étape n° 106 pour faire quinze jours d'isolement. Aux premiers jours d'avril je viendrai en permission pour un mois. Je vais bien, je ne suis pas maigre et je ne me ressens pas des très dures épreuves et des batailles de l'hiver dernier. Mais Dieu sait avec quelle impatience tu attends cette lettre ! Depuis combien de mois n'as-tu pas reçu mon courrier ! Dieu sait à quel point tu as dû être anxieuse à mon sujet, mais maintenant finies les pensées tristes ; sous peu, je serai près de toi. Comme je brûle de vous revoir tous ! Une infinité de baisers pour toi, pour mes frères et ma sœur, pour tous. Mario. »

Retour au camp I/B

Au cours des années passées, il m'arrivait de me mettre à la recherche de cartes de l'Europe de l'Est et, à l'aide d'une loupe, de lire les noms de villages et de lieux écrits en tout petit : dans ma mémoire, désormais, se sont constituées des archives d'images reliées par des routes, des chemins de fer, des fleuves, des lacs et des villes.

Là-haut, en Pologne, dans la région appelée maintenant Warminsko-Mazurskie, se trouve la voïvodie d'Olsztyn. Dans le temps, cette ville s'appelait Allestein, la région, Prusse-Orientale, mais, historiquement, il s'agit de la Mazurie. Au Moyen Âge, c'était la terre des Chevaliers teutoniques : ils la christianisèrent au retour des Croisades, en en faisant pour eux un État souverain. De là ils s'agrandirent à l'est et à l'ouest mais, à l'est, en Moscovie, ils furent repoussés et battus en 1242 sur le lac Peïpous par Alexandre Nevski. Des siècles plus tard, quand l'Allemagne, après son unification, se changea en empire sous Guillaume I^{er}, la Mazurie devint la terre des junkers, les fils cadets des princes propriétaires de grandes étendues de campagne où travaillaient comme journaliers et domestiques les natifs de la région d'origine slave. Les junkers, jusqu'à l'arrivée de Hitler, fournirent des généraux à l'état-major et de hauts fonctionnaires au gouvernement. À Rastenburg, maintenant Ketrzyn, Hitler avait fait creuser la *Wolfsschanze*, la « tanière du loup », d'où il dirigeait les opérations de ses généraux.

De cette terre lointaine, je conservais un très triste souvenir, que le temps a atténué mais n'a pas effacé et qui, dans les années cinquante, m'accompagnait chaque jour. La lecture de deux livres avait aussi contribué à le garder vivant : *La Forêt des morts* et *La Vie simple* de Ernst Wiechert. Ils m'aidèrent, avec d'autres, à retrouver l'espoir quand, avec beaucoup de difficulté, je me mis à récrire mes souvenirs de la retraite de Russie.

Il y a exactement soixante ans ces jours-ci, en automne, j'étais dans un camp près d'ici et, maintenant, après la rencontre avec mes lecteurs, organisée par l'institut culturel italien de Varsovie, je pars de bon matin

dans une voiture de location, accompagné d'un interprète, pour retourner là-haut. Un retour que j'aurais voulu faire depuis longtemps, mais que je repoussais toujours, car quelque chose me retenait et me troublait ; or l'occasion présente de revoir cet endroit pouvait être pour moi la dernière.

J'y étais arrivé le 17 septembre 1943, après deux jours et deux nuits de train militaire, dans la souffrance, la faim et le ressentiment. Depuis Innsbruck, enfermés à cinquante dans des wagons à bestiaux pour former un long train, on traversa l'Autriche, la Bohême, la Pologne. De jour, quand je pouvais, je me soulevais sur la pointe des pieds pour lire le nom de la gare entre les barreaux de la petite ouverture, et savoir où l'on nous conduisait.

À l'aube du second jour, wagon après wagon, on nous fit descendre en pleine campagne pendant quelques minutes pour faire nos besoins et pour prendre quelques gamelles d'eau à la réserve des locomotives. Au départ d'Innsbruck, on nous avait remis deux kilos de pain noir pour tout le voyage, à partager entre les cinquante que nous étions. Après deux nuits et un jour où nous voyagions ainsi, entassés et puants, les bleus, qui avaient encore sur les lèvres le goût des repas familiaux et le baiser d'adieu, commencèrent à s'affaiblir et, la nuit, la faim les faisait pleurer tout bas.

Par expérience, et prévoyant le pire, à Innsbruck, avec une habileté irréfléchie, et poussé par la faim, j'avais réussi à voler trois baguettes de pain et trois boîtes de viande à l'entrepôt allemand pendant la distribution de notre viatique. Dans le wagon, mon sac me servait d'oreiller et de siège. Mon voisin, c'était Dotti, le sergent-major des soldats du Train, mon vieux camarade de marche de la Russie à l'Ukraine et à la Biélorussie. À voix basse, je lui fis part de mon butin et de l'idée de le partager avec les bleus. Naturellement, il fut d'accord. Mais combien étaient-ils, ces jeunes ? Il était difficile de les compter, et, dans cette foule de corps, il était même difficile de les distinguer. Alors, je me levai et, d'une voix ferme, j'invitai ces malheureux à lever la main. D'abord ils hésitèrent ; j'insistai, essayant d'employer l'autorité et, en regardant chacun d'eux bien en face, j'en comptai une vingtaine. Je m'assis et j'ouvris mon sac. Dotti avait un couteau solide ; je m'en servis pour ouvrir les boîtes de viande qui étaient d'un kilo chacune, et pour couper le pain en tranches, en m'efforçant de faire des parts égales. Dotti mettait une tranche de viande sur chaque

tranche de pain ; on fit la distribution en gardant une part pour chacun de nous. Aucun de nos anciens n'intervint ou ne fit de remarques sur notre conduite. Ils avaient regardé en silence.

À la fin du voyage, nous étions à l'extrême limite de nos forces. Wagon après wagon, les portières furent ouvertes, et on nous fit descendre en hurlant des ordres que presque personne ne comprenait. Sur le mur de la gare que nous venions de dépasser j'avais lu HOHENSTEIN. « Où sommes-nous donc ? » me demandai-je. Je n'avais jamais entendu le nom de cet endroit.

On nous fit mettre en rangs de cinq et on nous encadra ; on nous compta et nous recompta, en contrôlant sur des feuilles, wagon après wagon. On nous fit sortir par une barrière charretière et on nous fit prendre une route empierrée qui s'enfonçait dans la campagne. De chaque côté, des écoliers étaient alignés avec leurs maîtres : au moment où nous passions, ils commencèrent à nous jeter des cailloux et à cracher sur nous. Ils criaient :

— Badoglio ! Badoglio[9] !

Quelle tristesse de marcher ainsi, et quelle colère attisaient en nous ces gamins, quel désir de botter les fesses des enseignants en chemise brune qui les accompagnaient ! La route se poursuivit en terre battue. On avançait en silence, titubant de faim.

Qu'est-ce donc qui me ramène ici maintenant pour revoir cet endroit, et réveiller ces souvenirs, soixante ans plus tard ? Pourquoi revoir les lieux de la souffrance et de la mort ? À l'époque, nous étions jeunes et en grand nombre : vingt mille Italiens peut-être, enfermés là à la suite de l'armistice du 8 septembre 1943. Beaucoup n'avaient pas vingt ans : c'étaient les jeunes de la dernière classe qui aurait dû reconstituer les bataillons décimés en Russie l'hiver précédent ; d'autres soldats venaient des dépôts et des circonscriptions ou des entrepôts ; les rares survivants que nous étions les considérions comme des embusqués, et nous leur avons donné le surnom de « rats ». Nous autres, les quelques anciens, avec derrière nous trois fronts de guerre, nous sentions, même sans nous le dire, le devoir de protéger les plus jeunes et inexpérimentés, et de les aider. C'est ainsi que les vétérans, le sergent Baroni et le sergent Bertazzoli, et les ex-caporaux-majors Antonelli

et Tardivel, plus âgés, promus sergents et décorés du mérite militaire sur le champ de bataille, voyaient les choses. Notre « chef », qui était arrivé au camp dans le même convoi que nous parce que, à Innsbruck, il avait refusé fermement de rejoindre les officiers, était un pauvre prêtre qui ne payait pas de mine, en soutane noire et non en uniforme, avec deux minables galons et un chapeau de chasseur alpin en piteux état. Il s'appelait le Père Ottorino Marcolini, et venait de l'Oratoire de la Paix de Brescia. Le jour de la fête du 6^e régiment de chasseurs alpins, le 10 juin, jour anniversaire de la bataille de l'Ortigara[10], devant notre bataillon aligné, il avait défié les gros bonnets fascistes et les autorités en parlant non pas de victoire, mais de paix.

Le premier à mourir au camp I/B fut un chasseur alpin de ma baraque. En 1940, il avait été quelque temps dans mon escouade, et il était sorti de la poche d'encerclement du Don avec le bataillon Vérone. Nous étions enfermés là depuis quelques jours quand, un matin – il faisait encore nuit –, aux hurlements des gardiens, il ne se leva pas de sa planche.

— Néphrite, nous dit le Père Marcolini qui l'accompagna jusqu'à sa sépulture.

L'endroit des sépultures se trouvait à l'extérieur de la clôture. Les fosses communes des soldats russes étaient déjà en grand nombre et vastes dans cette terre désolée.

Mais pourquoi retourner dans ces lieux ? Je sais bien comment ils étaient, et ce qu'il y avait à l'intérieur de ces clôtures de barbelés dans ces sinistres baraques dont chacune gardait prisonniers trois cent cinquante des nôtres. Et les brouillards de l'hiver, la faim qui, la nuit, faisait pleurer les plus faibles, les tromperies pour nous faire céder, et nous enrôler dans l'armée de Graziani[11]. Les hurlements :

— *Aufstehen ! Schnell ! Raus ! Raus !* et les coups de bâton sur les poteaux de la baraque et sur le dos de ceux qui tardaient à descendre de leur planche. C'était comme ça même au milieu de la nuit, et plusieurs fois, afin de nous faire rester des heures dans le froid ou sous la neige pour un dénombrement qui, d'après eux, n'était jamais juste.

Je sais maintenant pourquoi je veux revenir ici. La mémoire des hommes est trop fugace, et je veux que mon fils, ma femme, ma belle-fille et

également l'interprète imaginent ce que nous avons souffert par la faute du fascisme. Je veux que mes lecteurs le sachent, même si ce sont des histoires qui ne datent pas d'hier. Nous ne sommes plus qu'en petit nombre pour témoigner, et notre passé ne doit pas tomber dans l'oubli, sous le prétexte que, maintenant, nos estomacs sont bien pleins, nos maisons bien chaudes, que nous avons un bon lit pour dormir, et que nos petits-enfants sourient avec commisération s'ils nous voient ramasser et manger les miettes tombées sur la nappe, ou mettre de côté un morceau de pain resté sur la table.

Parfois il m'arrivait de dire en souriant que j'avais passé vingt mois de villégiature en Allemagne. Désormais je ne le dirai plus. Je fais miens les mots de Primo Levi : « *Vous qui vivez en toute quiétude / Bien au chaud dans vos maisons, / Vous qui trouvez le soir en rentrant / La table mise et des visages amis... / N'oubliez pas que cela fut, /* »^[12].

En ce matin d'un samedi d'octobre, sur la route qui me ramène au camp I/B, je me souviens de tout, et aussi des vers de Levi. Je suis dans une voiture confortable, et mon fils conduit tranquillement ; je lui demande de ne pas aller vite. En cette saison, la campagne polonaise est vraiment belle, vaste et très colorée. Il semble impossible qu'elle ait été traversée par une guerre si cruelle. Sur un bref parcours, nous côtoyons la Vistule, puis nous la franchissons et poursuivons par la route n° 7 qui conduit au bord de la Baltique. Une centaine de kilomètres plus loin, la circulation devient moins dense, et plus rurale qu'industrielle : voitures à chevaux, tracteurs, camions chargés de produits locaux – pommes de terre, carottes, navets, betteraves, choux. Des chevaux en liberté paissent tranquillement ; autour des fermes, des porcs fouillent le sol de leur groin, des paysans travaillent. Des forêts d'arbres à feuilles caduques alternent avec des forêts de conifères, des petits lacs, des terrains marécageux. Je remarque aussi les champs fraîchement labourés en profondeur, à grain fin et brillant : ce sont les alluvions du grand glacier qui, à l'holocène, recouvrait tout ici. Que l'automne est lumineux !

Je ne parle pas, j'observe et je compare. Ce n'était pas comme cela à l'époque, quand je suis arrivé sans savoir où j'étais. Je me rappelais un endroit sinistre, gris, froid, tel que je le regardais de l'intérieur des barbelés. Était-ce la faim ? Était-ce le visage blême et effilé des jeunes qui étaient

enfermés avec nous et n'avaient pas encore vingt ans ? Étaient-ce les appels de la nuit, à l'improviste, pour le dénombrement ? Les disputes lors de la distribution du pain ? Le silence du côté de l'Italie, l'oubli ? Était-ce l'horrible période de l'Histoire dont nous avons à pâtir ?

Grâce à mes lectures et à mes investigations, je sais maintenant que sur cette terre d'Europe il y a eu des incursions d'armées et de peuples. En 1410, Polonais et Lituanais battirent à Tannenberg le puissant Ordre teutonique des Porte-Glaive ; en août 1914, à Tannenberg également, le général von Hindenburg battit l'armée tsariste du Narev et, en septembre, celle du Niémen sur les lacs de Mazurie.

L'été 1944, on m'emmena brusquement loin de cette terre, et l'on m'enferma dans un lieu encore plus triste où il y avait des mines de charbon, des herbes sèches et un vent âpre qui soulevait du sable^[13].

Des vols de corbeaux et de geais persifleurs traversent rapidement notre chemin ; des grives litornes se rassemblent sur les terrains labourés. Sur la route, la circulation est clairsemée maintenant. À la fin de janvier 1945, l'Armée rouge était arrivée ici, encerclant les forces allemandes et semant la terreur. Dans les yeux de ces hommes il y avait les six cent mille morts de faim du siège de Leningrad, les massacres des civils en Biélorussie, les monceaux de cadavres de leurs camarades faits prisonniers ; ils n'eurent pas de pitié, ni pour les junkers, ni pour quoi que ce soit qui pouvait être allemand : ils tuèrent et détruisirent tout ce qui n'était pas russe ou polonais. Un soldat de ces unités, qui était arrivé ici en marchant et combattant, me raconta que leur artillerie détruisit au « tir de plein fouet » le grand mausolée où avait été placé le corps du général von Hindenburg und von Beneckendorff, et qu'ensuite, à force de rafales de *pomaliot*^[14], ils réduisirent en poussière jusqu'aux briques. C'est ainsi que le peuple russe effaça le symbole du militarisme germanique.

Devant eux, tout le monde fuyait vers l'ouest ; sous la pluie, dans la boue, la neige, la désolation et la mort. Le camp I/B n'était pas très éloigné du grand mausolée ; nous étions concernés nous aussi. À l'arrivée des Russes, les prisonniers qui étaient restés démolirent les barbelés ; ils avaient pris aussi le Lagerfeldwebel Braum pour le pendre au poteau où flottait le drapeau à croix gammée. Ils jetèrent son corps dans les latrines. Pour lui,

tirer sur un prisonnier russe – un Ivan, comme il les appelait généralement –, c'était comme tirer sur un rat.

Ce vétéran, désormais chenu, me racontait encore que, à Königsberg, ils ne respectèrent que la tombe d'Emmanuel Kant :

— Ils ne voulaient pas se rendre, même pas après la signature de l'armistice. Alors on détruisit tout, excepté la tombe du philosophe.

À l'entrée du village, je lis sur une grande pancarte : OLSZTYNEK et, peu après, nous nous retrouvons devant la gare. Ici, dans ce bâtiment, j'étais entré une seule fois, sous escorte, quand on m'accompagna sur la ligne de chemin de fer pour Königsberg, maintenant Kaliningrad, où il y avait un petit détachement de prisonniers, dans une localité appelée Guldenboden que je n'arrive à découvrir sur aucune carte. Mais la mémoire, elle, retrouve tout comme à l'époque : la lugubre salle d'attente, les bancs, les horaires, les murs écaillés, l'odeur de charbon. On ne me fit pas asseoir sur ces bancs, mais rester debout au milieu de la pièce, et quand j'essayai d'échanger quelques mots avec les femmes qui me regardaient avec curiosité – ne serait-ce que pour dire : « Je suis italien » – les deux gardes armés me firent taire sur un ton menaçant. C'étaient de vieux soldats rappelés, avec de petites moustaches à la Hitler. Maintenant, même les trains ne passent plus par ici : j'ai lu l'horaire du service d'autocars pour Kaliningrad et pour Brest-Minsk, apposé au mur extérieur.

Je sors sur les voies ; l'herbe pousse entre les rails. Là-haut, au loin, à l'aide d'une lourde pioche, je devais arracher cette herbe et étaler le gravier entre les traverses, en commençant avant le jour et jusqu'à la nuit. Le soir : une tranche de pain et un litre de soupe aux navets ; rien d'autre. Dans notre détachement, beaucoup étaient devenus tuberculeux. Combien de prisonniers polonais, français, russes, italiens, sont descendus de ces maudits convois ? Combien ne sont pas rentrés chez eux ?

Mes proches et l'accompagnatrice polonaise ont compris mon état d'âme et me laissent vagabonder. Voilà le quai où l'on nous a fait descendre ; voilà la barrière par laquelle nous sommes sortis ; plus loin, les enfants des écoles nous attendaient, rangés de chaque côté :

— Badoglio ! Badoglio ! criaient-ils, tandis que crachats et insultes pleuvaient.

Je me dirige à pied sur la route qui conduisait au camp. Je ne me la rappelais pas empierrée, mais elle devait sûrement l'être aussi à l'époque. Le paysage, alentour, ne me semblait pas si agreste. Le ciel était-il gris et pluvieux ? Je ne me souviens pas bien ; il était certainement très triste. Je me souviens bien, par contre, que je fixai mon regard sur cette butte à droite : au sommet se dressait une tour octogonale rougeâtre, en briques, sur laquelle, tout en haut, il y avait une frise et un drapeau à croix gammée. Maintenant, elle n'existe plus et, sur la butte, il y a un bois de jeunes arbres à feuilles caduques aux couleurs automnales.

Elle ne me semblait pas si courte, la route qui, du village, conduit au camp. La dernière partie est en terre battue : un sol au grain fin, siliceux, avec des herbes folles. Là où la route devient un chaintre, un panonceau plastifié porte l'inscription : KRALIKOVO 1939-1944 – STALAG I/B, et un écriteau protégé par un auvent, rédigé en polonais, en allemand et en russe, raconte sommairement l'histoire de l'endroit. Mais il est difficile à déchiffrer parce qu'il est tagué.

Sous un érable qui le dore avec ses feuilles tombées, un bloc de granit descendu d'un glacier jusqu'ici en des temps très lointains porte des mots gravés à la mémoire des victimes du nazisme et du fascisme.

Ensemble, nous avons lu ces mots, mais ensuite, tout seul, je me dirige vers un lieu, à droite, que je retrouve avec précision dans mon souvenir. Comme repère, il y a une dépression marécageuse : c'était là que les prisonniers russes préposés à la vidange déchargeaient le purin des latrines. Un peu plus haut, il y avait la baraque de l'épouillage, de la désinfection et du rasage complet, et celle de l'accueil, où j'ai passé deux mois presque dans la solitude, à méditer sur tout ce qui était arrivé au cours de ces dernières années de ma vie. J'avais pour amis les Russes qui, quelquefois, pouvaient m'approcher en défiant le Lagerfeldwebel.

Avant l'épouillage faisaient halte dans cette baraque les prisonniers italiens qui rentraient au camp après avoir été dans les détachements de travailleurs, et les prisonniers russes, parmi lesquels de nombreux blessés m'apportaient les dernières nouvelles du front. Parfois, ils me donnaient quelques pommes de terre. Un jour, un marin italien qui allait être rapatrié

parce qu'il avait pris parti pour la république de Salo me fit don d'un petit flacon à demi plein d'eau de Cologne 4711 :

« Je vais bientôt rentrer en Italie », me dit-il.

Ce fut vraiment un beau cadeau, et respirer de temps en temps ce parfum me procurait une grande émotion.

De cet endroit où l'on faisait halte pour l'épouillage, par une *Lagerstrasse* que j'ai parcourue plusieurs fois sous escorte, mais qui n'est plus tracée, je me dirige vers une clôture en treillis métallique : à l'intérieur, il y avait le « cœur » du camp, la baraque placée sous haute surveillance, entourée de plusieurs cercles de barbelés, où étaient enfermés des généraux de l'Armée rouge, où se trouvaient le commandement, la caserne des gardiens, les entrepôts, l'armurerie. Et les archives où étaient conservés les registres avec nos noms et les fiches portant les empreintes digitales, la photographie de chacun de nous, son numéro marqué sur la poitrine. Comment j'étais, moi ?

À l'intérieur de l'enclos pâit un troupeau ; j'en fais le tour de l'extérieur à la recherche d'un passage. J'arrive au coin le plus éloigné, à gauche : ici, la dernière de beaucoup d'autres, se trouvait ma baraque. Était-ce bien le numéro 55 qu'elle avait ? Nous étions 329 à être enfermés là et, le lendemain de notre arrivée, le Lagerfeldwebel me nomma responsable de la distribution du pain et de la propreté.

Ce soir-là, en septembre 1943, on arriva ici titubant de faim et, comme ces moutons, avec Cecco Baroni, Tardivel, Bertazzoli et Antonelli, on se mit à chercher et à manger l'herbe la plus tendre. Du haut du mirador, le phare et la mitrailleuse suivaient notre pâture. Deux jours plus tard, par le bouche à oreille du camp, on apprit que, dans ce secteur, des milliers de prisonniers russes avaient été enfermés avant nous, et que tous étaient morts d'une épidémie de typhus exanthématique.

À l'extérieur de l'enclos, là où la terre est labourée, de grosses carottes restent à découvert. Non sans un peu de difficulté, j'enjambe la clôture là où elle est la plus basse. Je marche dans le pré où se trouvait ma baraque ; je compte les pas, et je détermine l'endroit où je restais étendu à méditer : sur le passé, la faim, les responsabilités. J'étais si maigre que sur les os de mes hanches s'était formé un cal squameux. Ici, j'avais giflé un chasseur alpin

vétéran de Russie et d'Albanie qui avait volé le quart de la ration de pain d'un camarade de son pays ; là, on m'avait volé mes brodequins pour faire du troc au marché noir du camp. Au fond, au-delà d'une autre clôture de barbelés qui empêchait de passer mais non de communiquer, se situait une baraque où avaient été enfermés des officiers italiens – y compris des colonels de quelque service d'intendance ou de commandement – qui offraient des cigarettes en échange de tricots, de chaussettes en laine, de brodequins. La découverte de ce trafic me révolta, et je m'emportai contre les bleus qui l'acceptaient, mais plus encore contre ces officiers indignes et méprisables.

Je regarde autour de moi : les moutons paissent tranquillement ; il n'y a ni chiens ni bergers. L'automne est dans ses couleurs les plus belles ; c'est un paysage *pastoral* ; il semble impossible qu'ici, il y a soixante ans, aient existé la faim, la mort, la misère et les hurlements de ceux qui commandaient.

À l'intérieur de la clôture qui enferme le troupeau, des pommiers sauvages ont poussé : dessous, quelques moutons croquent les petits fruits qui sont tombés. Alors, moi aussi je veux manger une pomme, une petite pomme rouge du camp I/B : cela me semble un cadeau que la nature m'offre parce que j'y ai droit comme dédommagement pour avoir enduré tant de choses contre nature. Je m'approche de l'arbre, et les moutons qui ne me connaissent pas s'éloignent effarouchés ; je secoue le tronc : trois petites pommes colorées et fermes tombent. J'en ramasse une, je mords dedans, et, en la mâchant longuement par petites bouchées, j'en savoure le goût de fruit sauvage ; à l'époque, ce goût, cette couleur, cette forme n'auraient été possibles qu'en rêve. Mais maintenant aussi c'est un rêve.

Il n'y a personne alentour, que des souvenirs, des visages lointains de camarades qui étaient ici. Mon fils va et vient et m'observe de loin ; ma femme, l'interprète et ma belle-fille m'attendent là où, autrefois, se trouvait l'entrée. Je continue de marcher et, en même temps, les moutons avancent devant moi. Ils tournent et je me retrouve là où il y avait les baraques des Allemands : celles-ci, par contre, elles étaient belles, surélevées, avec un petit escalier et un balcon ; l'été, elles avaient peut-être même des fleurs. Ce sont les seules qui gardent un semblant de périmètre ; on voit des restes de planches, des poteaux. Peut-être ceux sur lesquels était hissé le drapeau à

croix gammée. Je regarde longuement ces quelques restes du camp I/B ; encore quelques saisons et ils disparaîtront eux aussi. Que restera-t-il ? Mes pauvres mots peut-être ?

Plusieurs dizaines de milliers de prisonniers ont été enfermés ici ; c'étaient des citoyens de toute l'Europe, de l'Atlantique à l'Oural, mais aussi des Sibériens, des Asiatiques. Cinquante-cinq mille sont morts en ce lieu semblable à un pré, où paissent des moutons, par un automne lumineux et coloré. Ils savaient très bien, les Allemands, tenir leur comptabilité. J'étais le numéro 7943 I I/B. Ce I, après le chiffre, est mis pour « Italien » ; le B désignait l'ensemble des camps de Prusse-Orientale et du nord-est de la Pologne.

Méduse ne nous a pas pétrifiés

Valgiardini, 12 avril 1987

Cher Primo,

Cette lettre, je te la dois, au nom de notre vieille amitié. Je t'avais écrit après avoir lu ton dernier livre : je te disais mon accord fraternel avec ton essai si intelligent et si terrible qui avait réveillé beaucoup de souvenirs douloureux, au point de m'ôter le sommeil ; ce sommeil que, maintenant, tu as retrouvé, et que je te souhaite semblable à celui de notre enfance quand, les soirs de printemps, on s'endormait brusquement après avoir joué tant et plus au grand air du renouveau. Mais toi, hier, tu n'avais pas joué au grand air printanier, et c'est peut-être la lassitude contractée en ces temps lointains de 1945 qui t'a fait t'endormir ainsi, et fermer les yeux sur ce monde indifférent et malfaisant.

Il y a désormais de nombreuses années que nous nous connaissons, plus de trente (nos deux premiers livres venaient de sortir). La veille d'un Noël, dans une interview, tu as exprimé le désir de passer avec moi la nuit du 25 décembre, dans un refuge au milieu des montagnes ensevelies sous la neige. Je t'ai écrit aussitôt : « Viens, nous irons dans la montagne, et nous marcherons dans la neige sans tache. Nous allumerons un feu de bivouac et nous regarderons les flammes en silence. Nous n'aurons pas besoin de mousseux, de panettone, ni du son des cloches ; la compagnie du feu nous suffira. » Tu n'es pas venu à ce moment-là, car les obligations de ton travail et de ta famille te retenaient à Turin.

Mais un jour de printemps – la même saison qu'aujourd'hui – tu es arrivé avec Lucia. On a regardé ensemble les ruches de mes abeilles ; je t'ai montré les rayons d'où le miel coulait goutte à goutte, la reine, la couvée, les faux-bourdon, les ouvrières occupées à leurs travaux. Avec l'ironie du scientifique tu freinais mon enthousiasme d'amateur et, par un raisonnement strictement logique, tu ramenaient à de justes proportions le travail et l'organisation de la société des abeilles. On prit ensuite un sentier

proche de la maison pour aller voir des chevreuils ; tu m'interrogeais sur les fleurs, les arbres, les arbustes, les champignons, les animaux de la forêt. Tout cela était beau mais, de temps en temps, un silence soudain s'interposait entre nous ; ce n'était pas pour écouter les bruits ou les voix de la nature, mais parce que la présence de chacun de nous réveillait chez l'autre les fantômes d'un autre printemps désormais lointain, que nous avions cependant vécu avec des expériences similaires. Alors, une bribe de phrase, un mot en allemand, en russe, polonais ou yiddish se glissait entre nous, provoquant une espèce de pudeur craintive.

Combien de fois, Primo, ne t'ai-je pas dit ces dernières années : « Viens, nous irons dans la forêt, là où nous ne rencontrerons pas d'indifférents ; nous marcherons sur la mousse, nous nous enfoncerons dans le vert sombre comme au fond de la mer ; ou bien nous irons à skis dans le silence baigné de lumière, et cela te fera oublier l'angoisse d'Auschwitz, et les obligations de ton travail et de ta famille. » Comme c'était arrivé, un été, pendant une courte période.

Tu avais été dans un endroit de montagne loin de tout, dans le Val d'Aoste. Tu me le décrivais avec nostalgie : des petits lacs qui reflètent le ciel à deux mille mètres, des pâturages à chamois tout fleuris de gentianes, d'anémones, de soldanelles, de myosotis, des manteaux de neige sur les flancs des monts, les glaciers sur les sommets alentour. C'est un lieu ignoré des touristes, que je connais moi aussi ; nous avions projeté d'y retourner ensemble, d'y faire halte, d'y marcher, grimper, regarder les étoiles et profiter du soleil. Cela aurait été le contraire du camp de concentration. Mais peut-être que même un pareil endroit n'aurait pas éloigné les souvenirs et les fantômes.

Un après-midi d'hiver, je me trouvais à Turin, à un moment où la circulation est la plus intense ; le brouillard descendait le long des avenues et grimpait jusqu'aux fenêtres des immeubles. Je t'ai téléphoné. Tu es sorti de chez toi, et nous nous sommes rencontrés rue Roma. Ensuite – t'en souviens-tu ? –, nous sommes allés marcher au milieu de la foule. Tu me parlais de ton enfance, d'un magasin où l'on vendait les étoffes et les toiles au mètre, et d'un dialecte que, désormais, personne ne comprend plus. On est aussi entrés dans un bar non loin de l'avenue Re Umberto, et l'on est restés assis là plusieurs heures à parler.

La conversation est tombée sur les usages et les rites hébraïques traditionnels. Je me souviens que je buvais littéralement tes paroles ; c'était comme si un monde très ancien et plein de sagesse s'ouvrait devant moi pour la première fois. À chacune de mes questions tu t'efforçais d'apporter une réponse. Quand nous nous sommes levés de table – et seulement à ce moment-là –, nous nous sommes aperçus que des gens étaient là, occupés à discuter avec animation devant un quotidien sportif ouvert sur le comptoir. Nous nous sommes regardés en souriant, comme si nous étions les dépositaires d'un secret vécu et compris sur la terre de Pologne.

Hier, cher Primo, après qu'un journaliste m'eut appris par téléphone ton départ, je me suis un peu rasséréné en feuilletant tes livres. Entre les pages du *Système périodique*, j'ai trouvé une lettre de toi de 1983, et elle m'a peut-être fait comprendre ton geste. Tu me parlais de ta mère presque nonagénaire et malade, de ton fils qui était parti aux États-Unis, laissant un grand vide dans votre maison, de toi et de Lucia qui vous sentiez comme « coupés du monde ».

Mais tu ressentais aussi « un vide personnel. C'est un peu comme si, dans mon dernier livre, j'avais dépensé tous mes capitaux. Dans l'avenir nous verrons ; actuellement, juste pour ne pas laisser rouiller mon cerveau et ma machine à écrire, je suis occupé à traduire un livre d'anthropologie auquel je n'attache aucune importance. Si je vivais comme toi sur le Haut Plateau, je n'aurais pas ces problèmes : je chausserais mes skis de fond, et en route ! mais ici, c'est différent : malgré la crise, il y a des voitures partout, à l'arrêt ou en marche ; rien que pour sortir de la ville il faut une heure de lutte et de patience. Tous mes vieux amis aussi traversent une crise, certains pour des raisons de santé, d'autres pour des problèmes d'argent, d'autres encore à cause de leurs enfants qui tournent mal. C'est pour cela que je t'écris [...]. Cher Mario, excuse-moi de m'épancher ; un jour ou l'autre je vais me reprendre... »

Parmi les choses qui me sont les plus chères, j'ai aussi deux poèmes de toi : l'un d'eux est sans date, et les vers ont été dactylographiés à l'ordinateur (c'est vrai, le jour où tu en as fait l'acquisition, tu m'as téléphoné avec enthousiasme, en me conseillant de faire de même, « c'est comme un jeu – disais-tu –, en une journée tu apprendras à t'en servir toi

aussi ! »). Tu avais ajouté de ton écriture claire et fine : « Celui-ci est inédit, et je crains qu'il le reste longtemps. Je le dédie à Anna. »

L'autre poème est inséré dans une lettre entièrement manuscrite, où tu disais entre autres : « Je sais bien que faire des poèmes n'est pas un métier très sérieux, mais je m'accorde tout de même la liberté de t'envoyer celui-ci qui s'intitule *À Mario et à Nuto* : J'ai deux frères qui ont une vie très remplie derrière eux, / Nés à l'ombre des montagnes. / Ils ont appris l'indignation / Dans la neige d'un lointain pays ; / Ils ont écrit des livres pas inutiles. / Comme moi, ils ont soutenu la vue / De Méduse, qui ne les a pas pétrifiés. / Ils ne se sont pas laissés pétrifier / Par la lente chute de neige des jours. »

La destination de ce texte était privée. Mais, aujourd'hui, je le fais connaître parce que toi, plus que tout autre, tu ne t'es pas laissé pétrifier par la lente chute de neige des jours.

Hier, cher Primo, il faisait une journée splendide de printemps ; les abeilles butinaient le pollen et le nectar des crocus et des bruyères. J'ai vu le retour des premières hirondelles, et le bois résonnait de chants d'oiseaux amoureux. Mais, moi, je pleurais parce que tu avais disparu. Aujourd'hui, le ciel est couvert, et un orage tourne sur les montagnes. Mais je ne pleure plus car je garde au cœur le trésor que tu m'as laissé et qui m'aide à être moins stupide et moins méchant. Ciao, Primo, au revoir sur notre montagne cachée ; je tiens à te le dire, même si tu souris tristement à mon « au revoir ».

Primo Levi : une odyssée moderne

Quand le 19 octobre 1945, enflé, barbu et en guenilles, Primo Levi arriva à Turin après un extravagant et incroyable vagabondage involontaire à travers sept nations d'Europe orientale, il éprouva le besoin, et même la nécessité, de raconter. Déjà, la nuit, dans le train qui de Vérone le conduisait à Turin, il voulait révéler à ses compagnons de voyage occasionnels son expérience de déporté juif dans un camp nazi. Il voulait immédiatement faire savoir, témoigner par la parole et par sa présence. (Mais même, précédemment, en Pologne, dans un endroit appelé Trzebinia, il avait essayé de raconter au « monde civilisé », mais on ne l'avait pas écouté.)

Maintenant, enfin, pendant la dernière étape de son voyage de retour, pour la première fois, dans sa langue maternelle, il donnait libre cours aux souvenirs et aux événements qui se pressaient en lui. Ses compagnons de voyage inconnus écoutaient en silence, incrédules, le visage tendu dans la demi-obscurité du compartiment de troisième classe, tandis que le train filait dans la nuit avec des soubresauts sur les rails disjoints et traversait des gares à moitié détruites.

En cet automne de l'après-guerre, il trouva dans sa ville de Turin des maisons froides, des rues dépaillées, des trams qui fonctionnaient tant bien que mal, des boutiques sans marchandises ; les vivres obtenus avec la carte d'alimentation y étaient chiches, les gens cherchaient n'importe quel travail, les familles et les amis allaient demander aux rescapés des nouvelles de ceux qui tardaient tant à revenir. Ou de ceux qui ne reviendraient plus.

Primo Levi marchait tout seul dans les rues, « le regard fixé à terre, comme pour chercher quelque chose à manger ou à mettre prestement dans sa poche afin de l'échanger contre du pain », comme s'il était encore au temps de Buna-Monowitz. Mais peut-être cherchait-il *quelque chose* d'autre : une enseigne, la plaque d'une rue, un numéro, un visage, un banc, un jardin, une rangée d'arbres qui lui feraient dire : ce que je retrouve là est

vrai ; cela existe bien. Mais ce que j'ai vu et vécu est vrai aussi. Quel est le cauchemar ? Et le rêve dans le rêve ?

Dans la nuit du camp, il rêvait de raconter au retour l'horreur du camp mais, l'un après l'autre, tous ses auditeurs s'en allaient et le laissaient seul. C'était comme rêver de manger : on ouvre la bouche, on remue les mâchoires, mais il n'y a pas de nourriture.

Moi aussi, en cet automne et en cet hiver 1945, je désirais raconter. J'allais à la recherche de *quelque chose* dans les forêts de mes montagnes (notre « Résistance » avait été triste et n'avait pu passer à l'action dans les camps). Les ombres de mes amis qui n'étaient pas revenus m'accompagnaient, et je dialoguais avec elles, car presque personne, à l'exception d'un seul, parmi ceux qui étaient restés chez eux, ne manifestait le désir d'écouter mes histoires.

Levi racontait à ses vieux amis, à sa sœur, à Lucia, ce qu'avait été la vie (la mort), dans le camp ; il en décrivait avec précision, minutie, les épisodes hallucinants et tragiques ; il disait comment il était revenu en faisant un périple inimaginable, avec des soldats livrés à eux-mêmes et des déportés de tous les pays d'Europe.

Et puis, sans tarder, il se met à écrire. Il le fait « avec fébrilité et méthode », craignant presque qu'un seul de ses souvenirs puisse être oublié, mais il écrit sans effort, sans problèmes littéraires : « Comme si les événements trouvaient d'eux-mêmes leur chemin directement de la mémoire jusque sur le papier, et cela avec un contentement et un soulagement profonds. » Il arrive à la dernière page qui se termine par le souvenir de Charles, « l'ami fidèle », un instituteur juif de nationalité française, déporté et rescapé : « ... nous avons échangé de longues lettres et j'espère bien le revoir un jour ». Le même mois, le même jour peut-être, et avec la même motivation ou impulsion, moi aussi je finissais *Le Sergent dans la neige* : « ... la voix de la jeune fille était calme et douce au milieu de ce bruit ». Deux souvenirs d'amitié et de paix, gardés par deux hommes après qu'« ... ils ont soutenu la vue / De Méduse qui ne les a pas pétrifiés ».

Tout ce qui appartient à la vie privée : l'amour, le déroulement des saisons, l'amitié, les livres, les chansons, la nourriture, les montagnes,

semble redonner la sérénité. Le 3 janvier 1946, Primo écrit un poème :

« ... Mais quand ensuite nous commençâmes
À chanter nos chansons bonnes et insensées,
Il advint alors que toutes les choses
Furent une fois de plus ce qu'elles avaient été.
Un jour ne fut qu'un jour :
La semaine en a sept.
Tuer nous apparut une chose mauvaise ;
Quant à mourir, c'était chose lointaine.

...

Nous fûmes jeunes de nouveau et seulement :
Non point martyrs, ni infâmes, ni saints. [\[15\]](#) »

Mais à peine sept jours plus tard, il écrit « Se lever[\[16\]](#) »

Nous rêvions dans les nuits sauvages
Des rêves denses et violents

...

... Maintenant nous avons retrouvé notre foyer,
Notre ventre est rassasié,
Nous avons fini notre récit.
C'est l'heure.
Bientôt nous entendrons de nouveau L'ordre étranger :
“*Wstawac*”. »

Non, retrouver une chanson, une maison, un ami, une femme ne fut et ne sera jamais suffisant pour faire que toutes les choses soient encore « comme elles avaient été ». Mais, maintenant, il y a ces souvenirs dont la brûlure est apaisée ; ils sont là, écrits pour Lucia et pour les amis. Sur la couverture du cahier, il a marqué de son écriture fine : SI C'EST UN HOMME. Puis, sur la première page :

« Vous qui vivez en toute quiétude
Bien au chaud dans vos maisons,
Vous qui trouvez le soir en rentrant
La table mise et des visages amis :
... »

Quand, en 1958, j'ai lu ces vers enfin publiés aux éditions Einaudi, j'ai retrouvé immédiatement, tels qu'à l'époque, le bruit des sabots sur la terre gelée, le vent froid de février, le soir, la faim, la fatigue à en mourir, le silence des camarades et, *de l'autre côté*, la lumière aux fenêtres des maisons polonaises, qui nous laissait voir les rideaux et la nappe, les assiettes sur la table, les poêles bien chauds, les enfants, les femmes.

Si c'est un homme fut, pour Primo Levi, une nécessité morale ; pour nous, ses contemporains, c'est un devoir de le lire. Mais il faut aussi le faire lire aux jeunes générations, car c'est un livre qui ébranle et enseigne la vigilance. Dans la présentation de l'édition scolaire, Primo écrit : « Je serai heureux si j'apprends qu'un seul des nouveaux lecteurs a compris combien il est risqué de suivre le chemin dont le point de départ est le fanatisme nationaliste et la capitulation de la raison. »

Dès qu'il eut refermé son cahier, après le soulagement de s'être « libéré intérieurement » avec fougue et abandon, en confiant à la parole écrite son terrible témoignage, Primo sentit qu'il avait encore quelque chose à dire. Aussi, immédiatement après, en ce mois de janvier 1946 (la poésie qui précède le récit porte cette date-là), fixa-t-il sommairement sur le papier des noms, des visages, des dates, des rencontres ayant trait à ce qui advint après qu'apparurent à Buna-Monowitz quatre soldats russes à cheval. Sur la carte de l'Europe ouverte devant lui, il se mit à marquer des villes, des voies ferrées, des fleuves, des frontières, des montagnes le long de l'interminable et hasardeux parcours de *La Trêve*.

Ces notes, ces cartes feront partie de ses souvenirs, pendant quelques années, dans sa maison de l'avenue Re Umberto. Même s'il était un grand connaisseur de Dante, Primo Levi n'était pas un littéraire : c'était un chimiste. Il était un écrivain occasionnel – du moins se considérait-il ainsi. Dans une lettre de 1962, tandis qu'il revoyait la rédaction de son second livre, voici ce qu'il m'écrivait avec une extrême simplicité : « ... je ne sais pas si vous connaissez mon nom : comme vous, je ne suis pas un littéraire ; j'ai vu certaines choses et je les ai écrites... » (là a commencé notre amitié fraternelle).

L'année suivante, en mars, parut *La Trêve* que je lus aussitôt avidement. Puis je le relus encore et encore car j'y trouvais des situations, des lieux, des paysages que je connaissais bien ; je revivais avec Primo le long chemin du retour. Tout ce qui, à l'époque, au printemps de 1963, se passait autour de moi m'importait moins que rien. Il n'y avait d'important que ce livre.

Voilà, je voudrais qu'aujourd'hui on s'attaque en quelque sorte à la lecture de *La Trêve*, que le lecteur laisse de côté la télévision, les matches, les nouvelles gaies ou tristes, ses propres soucis et ses intérêts et que,

pendant quelques jours, le temps de la lecture, il se plonge dans ces pages : il y retrouvera la synthèse de l'histoire qui bouleversa l'Europe et le monde incarnée dans un enfant qui ne sait pas parler, et que les déportés appellent Hurbinek, « un enfant de la mort, un enfant d'Auschwitz » qui n'avait jamais vu un arbre, et dont Primo écrit : « il ne reste rien de lui ; il témoigne à travers mes mots ».

Une lueur d'espoir dans la tristesse ? Je suis incapable de répondre ; mais voilà qu'au même moment et au même endroit, nous trouvons aussi Thylle, un déporté politique allemand, resté en vie pendant dix ans à Auschwitz et qui, la nuit où les soldats russes viennent confirmer la libération du camp, pleure toutes les larmes de son corps et, « après dix années de silence, avec un filet de voix grinçant, grotesque et solennel à la fois, se met à chanter *l'internationale*, me laissant troublé, réticent et ému ».

Nous autres qui avons vécu dans la souffrance ces temps-là, qui avons vu le visage de Méduse, nous retrouvons dans *La Trêve* de Levi un pan de notre vie la plus intense et la plus précieuse qui, aujourd'hui, nous étonne, nous émeut mais aussi nous exalte. À cette exaltation se mêle l'amère tristesse de cette absurde liberté retrouvée faite de pérégrinations de bohémiens, de rencontres fortuites, retournements imprévisibles, grandes ripailles et longs jeûnes, moments d'oisiveté forcée et journées de précipitation ; amère tristesse de la nostalgie ressentie : « *souffrance fragile et délicate* ».

Il y a quelques jours, une jeune femme m'a avoué ne parvenir à lire aucun livre de Primo Levi ; je lui ai conseillé de commencer par le chapitre « Le Grec » de *La Trêve*. C'est l'Odyssée moderne, lui ai-je dit, le livre du retour à la vie, de la reconquête de l'homme par lui-même après sa descente aux enfers ; c'est aussi une vision inquiétante mais vraie de la condition humaine.

Pour moi, en premier lieu. Mais c'est aussi quelque chose d'autre, car aucun auteur de Mémoires n'a su comprendre et décrire avec autant d'intensité et d'intelligence cet « après-guerre » de 1945, si délirant et exaltant justement dans les territoires où la folie de la guerre déchaînée par Hitler avait provoqué les plus grandes destructions et les morts les plus horribles.

Par ailleurs, je veux ajouter que, dans quelques pages particulièrement réussies, Primo devient, comme écrivain, l'égal de Gogol ou de Pouchkine quand il décrit avec beaucoup d'intuition et d'enthousiasme les traits caractéristiques et les états d'âme du peuple russe, et quand il sent et sait rendre le paysage de la plaine sans fin sortie du chaos.

Je crois que, à la fin de cette lecture ou relecture, nous sommes tous saisis d'une forte émotion ; et je pense aussi qu'en ce matin du 11 avril 1987, sur le palier devant sa porte, Primo a entendu le mot terrible, bref et prononcé à voix basse : « *Wstawac* ».

Après les dates de la rédaction de ce livre, il avait mis une note :

« ... Le sens du rêve à l'intérieur du camp s'élargit jusqu'à l'universel ; il est devenu le symbole de la condition humaine, et s'identifie avec la mort à laquelle personne ne se soustrait. Il existe des rémissions, des "trêves", comme le repos inquiet de la nuit dans la vie du camp, et la vie humaine elle-même est une trêve, un sursis ; mais ce sont des intervalles brefs, vite interrompus par le "commandement de l'aube" redouté mais pas inattendu, par la voix étrangère que tous comprennent pourtant et à laquelle ils obéissent. Cette voix contraint, ou plutôt convie à mourir, et elle parle bas car la mort, inscrite dans la vie, est implicite dans le destin humain, inévitable, irrésistible. De même, personne n'aurait pu avoir l'idée de s'opposer à l'ordre du réveil, à chaque aube glacée d'Auschwitz. »

Ciao Nuto^[17]

Valgiardini, 6 février 2004

Ciao Nuto,

Chasseur alpin du bataillon Tirano en Russie, puis partisan sur tes montagnes dans les brigades de Giustizia e Libertà^[18]. Si une amitié peut advenir à travers les livres, la mienne prit naissance en 1947, quand un ami de mon village, qui avait été partisan avec toi, m'apporta en cadeau du Piémont *Mai tardi*^[19], ton premier livre. Ce petit livre sans prétention est désormais une rareté, et je ne le retrouve pas ; je l'ai sûrement donné à lire à quelque ami et il ne m'est plus revenu. Je le regrette, mais j'aime aussi penser qu'il est passé de mains en mains parmi ceux qui, là-haut, avaient été partisans et qui, ensuite, dans la crise de l'après-guerre, ont émigré en l'emportant avec eux.

Mai tardi comme *Pietà l'è morta*^[20], titre d'une chanson que tu avais composée pendant les veillées des partisans, étaient des expressions propres aux chasseurs alpins de la division Tridantina, en usage parmi nous, simples soldats, que toi, officier de carrière, tu as adoptées et comprises.

Bref, je lus ton premier livre, et cela me fit penser à mes *Ricordi della ritirata di Russia*^[21] que j'avais rapportés des camps.

J'avais entendu parler de toi, Nuto, quand nous étions dans nos bases sur le Don. Un sergent du bataillon Tirano m'avait raconté que, après notre désastreux combat du 1^{er} septembre 1942^[22], un lieutenant piémontais de la 46^e compagnie était allé dans le no man's land ramasser les morts du bataillon Vestone que nous n'avions pas pu enterrer. Puis on me dit ton nom, et on ajouta que, arrivé au Tirano avec une réputation de dur, tu avais changé de comportement envers les soldats de la Valtellina : au Tirano, un dur courait le risque d'attraper une balle perdue. Tu avais tout de suite senti que ces chasseurs alpins de la Tridantina, un peu sauvages, un peu indisciplinés, anarchistes par nature, étaient différents de tes Piémontais et

que, pour les tenir bien en main, et obtenir d'eux confiance et respect, il fallait les comprendre.

« *Pietà l'è morta !* », criaient-ils quand les choses tournaient mal, quel que soit le cas, pour eux ou pour les autres. Mais toi, Nuto, tu en as toujours eu beaucoup de pitié ; sous ta rude écorce, tu cachais des affections et des sentiments profonds, et de la peine pour les souffrances des hommes. Ta *pietas* venait de loin et du fond de ton cœur ; c'était comme si toutes les souffrances faites à l'humanité s'étaient réveillées en toi. Tu pouvais aussi être très critique, ironique, parfois impitoyable envers ceux qui trichaient avec la vie et les principes moraux. C'est pourquoi tu avais consacré ton intelligence et ton travail aux plus humbles, aux gens simples, oubliés.

Pendant la retraite du Don, tu avais compris tout ce que, précédemment, tu avais pressenti ; comme à d'autres, tout te sembla clair, et avec ta peau, tes blessures, tes gelures et tes médailles, tu as rapporté chez toi deux *pomaliot* russes et une *Maschinepistole* allemande.

Après avoir rencontré Livio^[23] et Alberto Bianco, là-haut, à Paralup, pendant les longues nuits de neige avec ta brigade, entre les vallées Stura et Grana, tu avais écrit *Pietà l'è morta*, sur l'air de *Bandiera nera*, notre chanson triste née pendant l'hiver de 1941 sur les montagnes d'Albanie. *Pietà l'è morta* raconte l'histoire d'un partisan, tombé pour défendre la justice et la liberté, qui rencontre un chasseur alpin du bataillon Cervino tombé en Russie, tandis qu'un autre jeune prend sa place dans la brigade : « ... Le partisan livre sa bataille : Allemands et fascistes, hors d'Italie ! Allemands et fascistes, hors d'Italie ! Nous, nous crions de toutes nos forces : pas de pitié ! »

Ensuite, tu as « inventé » aussi *La badoglieide*^[24]. Je t'imagine dans ces granges loin du monde, en plein hiver, pendant ces longs après-midi où la nuit tombe si vite, au milieu de tes camarades allongés sur la paille. Chacun propose un mot ; toi, tu écris et trouves une rime ; puis vous essayez de chanter sur l'air de la vieille chanson populaire piémontaise que j'ai chantée moi aussi mais que je ne saurais pas transcrire en dialecte avec précision : « O Badoglio, Pietro Badoglio. Engraissé par les faisceaux... Si Benito nous a cassé les pieds. / Toi, Badoglio, tu nous as cassé les couilles / Que les fascistes et les vieilles fripouilles / En Italie ne mettent plus les pieds. »

Ils sont bien de toi aussi, Nuto, ces mots, engendrés par la souffrance et par la peine mais avec tant d'espoir en une Italie nouvelle, libre et juste. Si la campagne de Russie t'avait appris l'indignation en même temps que ce qu'est la guerre, Duccio Galimberti^[25], que tu n'avais pas compris d'emblée, était devenu ton maître : il t'avait transmis la dignité d'un vrai patriote.

Les survivants de la campagne de Russie avaient rapporté une chanson qui devint populaire dans la Résistance. C'est *Katioucha*, la chanson d'amour des gardes-frontière en Extrême-Orient : partie de loin, elle arriva avec eux à Berlin. À l'époque, nous avons changé les paroles russes : « *Nyma Khliba, nyma kukuruzy. Nyma sala, nyma moloka...* » en : « Il n'y a pas de pain, pas de maïs. Pas de lard, pas de lait. Mon mari est au front et j'ai quatre petits. Ce n'est plus possible, ça ne va pas... », et cela finissait ainsi : « ... Italiens, comportez-vous bien, ne volez pas ! » Sur les montagnes, avec les partisans, cette chanson poignante devint : « Le vent siffle, la tempête hurle. Les chaussures sont percées ; il faut quand même aller... »

Quelles années de grands espoirs ce furent là ! Mais maintenant ? Pour cette raison aussi, vous étiez pleins de tristesse, Primo et toi. La même chose était arrivée à d'autres amis, et ils s'étaient éloignés de l'Italie ; il n'y avait pas de véritables méfaits à déplorer, mais la liberté tant espérée les avait déçus. Car il est bien difficile de vivre la liberté dans cette Italie qui ne peut se passer de ses télécommandes. Pourtant, tous ces morts que nous avons laissés derrière nous ne doivent pas, ne peuvent pas être inutiles.

Alors, après ta généreuse rage d'agir, qui t'a fait œuvrer pour redresser ce qui allait de travers, tu as voulu aussi apporter un témoignage sur le monde des vaincus et sur l'abandon des montagnes après les hécatombes des guerres et la lutte des partisans, ainsi que sur l'amenuisement du peu de population qui était resté. C'était des pauvres que tu voulais parler, des vieillards abandonnés, des terrains cultivés rendus à l'état de nature, de quelques femmes solides qui tentaient encore de résister là-haut, des dernières lettres envoyées d'Albanie et de Russie, des rares survivants qui étaient revenus, malades dans leur corps et dans leur âme, que tu réussissais à faire parler, que tu aidais à se souvenir. Tu racontais, pour eux, et les

lecteurs étaient troublés. Mais ensuite ? Ils fermaient le livre et passaient à autre chose.

En 1987, on nous demanda de faire partie de la Commission Lvov[26]. Dès la première réunion, on comprit qu'à Rome, dans les salons du ministère de la Défense, nous n'avions pas notre place ; nous étions mal vus des politiciens et des généraux. Nous ne parlions pas leur langage, car nos expériences et nos considérations étaient bien différentes. Après plusieurs réunions, on n'accepta pas leur rapport et, à trois, toi, Lucio Ceva[27] et moi, on en écrivit un de « minorité ». Or, maintenant, après tant d'années, j'ai appris qu'à Lvov ont terminé leur vie des groupements de fantassins de la division Acqui ayant survécu au massacre de Céphalonie[28] et, aussi, très probablement, la compagnie de récupération qui, le 8 septembre, se trouvait en Ukraine. Aucun de ces groupements n'est rentré dans la patrie. Tout cela est encore très nébuleux.

Désormais, tu étais fatigué ; ta santé se ressentait de tes anciennes blessures et de tes gelures. Au téléphone, tu me répondais avec un certain enthousiasme mais, après la mort de ton épouse Anna, ta voix s'est voilée et remplie d'émotion. Dans tes deux derniers livres, *Il Disperso di Marburg* et *Il Prete giusto*[29], tu avais révélé aussi ton âme : une histoire individuelle qui se détache des autres pour devenir *Le Cri* de Munch.

Pendant l'été 1942, à cet endroit de la steppe qui s'appelle Bolchoï, village de cosaques où terre et ciel n'ont pas de limites, nous étions proches, et le bataillon où j'étais en service vint remplacer le tien lors du combat du 1^{er} septembre. Après un tel désastre, le commandement de l'armée écrivit à Rome pour justifier les pertes inutiles : « ... les pertes considérables sont dues à la combativité excessive des troupes alpines, encore mal adaptées au combat en plaine ».

On a été proches aussi sur le Don, à Bielogor où, parmi tes chasseurs alpins en ligne, tu avais trouvé « le meilleur endroit de convalescence » après tes blessures de septembre. Là, nous autres du bataillon Vestone qui avions été les plus éprouvés, en guise de repos, on nous fit tresser et poser des claies de joncs sur les boyaux pour les protéger de la neige, et installer des barbelés devant les bases. En décembre, les choses changèrent et, dans

la poche d'encerclement, Dieu sait combien de fois, pendant ces jours d'extrême malheur, nous sommes passés près l'un de l'autre.

On se retrouva à Cuneo, et on alla à Boves^[30], où tu te mis à me raconter la journée du 22 septembre 1943 et ce que fit le commandant Peiper. On remonta le Vallon de l'Arma et, en passant dans le Val Grana, tu m'as parlé des ratissages et de la grande satisfaction que vous aviez éprouvée en voyant les Boches s'enfuir sous vos rafales.

— Tu sais, me disais-tu, l'expérience m'a enseigné que, pour les partisans en guerre, il est dangereux de descendre dans les vallées. Sur les montagnes il faut tenir les crêtes, rester en altitude et suivre les mouvements de ceux qui vous cherchent. Rester tranquille, prêt et décidé. À la fin, tu verras qu'ils se retireront.

On évoqua aussi la Russie, les gens bien et ceux qui ne l'étaient pas, les erreurs, les massacres inutiles, les bobards que nous avaient serinés ceux qui venaient d'Italie nous apporter l'hommage admiratif de la patrie... accompagné de quelques pommes. Près de quatre-vingt-dix mille soldats n'étaient pas rentrés dans leurs foyers ce printemps-là, et personne n'en avait communiqué la nouvelle.

En traversant les endroits où tu avais combattu avec ta brigade de partisans, et les pauvres villages presque déserts où tu avais recueilli des témoignages devenus des pages de livre, on arriva sur un sommet, au Preit : là vivait encore, avec ses vaches, le dernier habitant du village.

C'était fin septembre et il neigeait. Pierin de Preit était occupé à arracher des pommes de terre à l'aide de sa pioche dans un champ au pied d'un gros rocher ; il vint à notre rencontre car il t'avait reconnu. Avant même de nous saluer, il dit dans son dialecte :

— Je rentre les pommes de terre : s'il devait continuer à neiger, je serais obligé de les laisser sous terre jusqu'au printemps.

Il nous fit entrer dans sa maison – étable – fenil, toute en pierre. Il ranima le feu et voulut nous offrir quelque chose. Quand tu lui dis d'où je venais, il se mit aussitôt à me parler d'une compétition de ski, bien connue à l'époque, la « Valligiani », à laquelle il avait participé en son temps sur mes montagnes. Était-ce en 1929 ou en 1927 ? Moi aussi je me rappelais cette compétition, même si j'étais trop jeune alors pour y participer. C'était

une compétition entre équipes, fatigante à cause des dénivellations ; elle était réservée aux habitants des vallées alpines (les « valligiani »). L'équipement était très pauvre et rudimentaire ; les concurrents étaient pauvres, les prix aussi, mais que d'enthousiasme pour l'honneur du clocher de la vallée que l'on représentait ! Aujourd'hui, une telle compétition, pénible et dans le dénuement, serait impensable.

Pierin évoquait cette époque-là ; de temps en temps j'intervenais en précisant des noms. Toi, tu écoutais, méditant en silence sur la naïveté des vieux montagnards que nous étions. Dans cette étable, un beau chamois mâle était suspendu par les pattes, la tête pendante :

— Je l'ai pris ce matin pendant qu'il neigeait, là au-dessus, en altitude. J'ai eu du mal mais, pendant un mois, je vais avoir de la viande, me dit Pierin, en s'apercevant que j'y prêtais attention.

Puis l'on mangea ensemble de la polenta ferme et du fromage fait.

Telles étaient nos gens, ceux de *La guerra dei poveri* et du *Mondo dei vinti*^[31]. Maintenant, là-haut, au Preit, il ne reste plus personne.

Qu'en savaient-ils, qu'en savent-ils, de ces gens-là, ceux qui nous gouvernent ? Là-haut, maintenant, les montagnes sont désertes et s'éboulent. Les petites églises ont été dépouillées de leurs pauvres objets d'art :

L'« arte povera », précisément, dont les riches font commerce. On a même volé les misérables choses des maisons abandonnées pour les écouler chez les antiquaires. Les orties poussent dans les cimetières et, sur les monuments aux morts, les noms deviennent illisibles. Comme nos espoirs se sont aigris !

Ciao, Nuto ! Même si on t'a promu général à titre honorifique, même si l'on t'a fait docteur honoris causa, pour nous tu restes toujours le lieutenant de la 46^e compagnie du bataillon Tirano, le chef de brigade de Giustizia e Libertà, le mari d'Anna, le père de Marco. Pour nous qui sommes de la même génération que toi, tu as été le porte-parole, le témoin, le Nuto qui n'a jamais transigé avec sa raison et sa conscience. Va rejoindre Primo, Duccio Galimberti, Dante Bianco, va avec les derniers retrouver tous ceux

qui sont morts pour combattre l'injustice. Va par les montagnes de la liberté : elles n'ont pas de frontières.

Le lièvre dans la neige

Ce froid cristallin, qui a rendu la neige poudreuse après le semblant de tempête des jours passés, nous offre la possibilité de faire une espèce d'inventaire des animaux qui sont restés dans la région après une saison de chasse. En regardant en arrière, loin dans le temps, on peut aussi en tirer des remarques, des comparaisons, des bilans.

Il y a cinquante ans et plus, nous étions peu nombreux à marcher en montagne et, quand la neige arrivait, à suivre la trace d'un animal. C'était un défi rude, éprouvant, aux rigueurs du climat, au terrain, aux gardes-chasse. Cela aussi parce que nous n'avions pas grand-chose dans le ventre et que notre équipement était très sommaire.

Par temps de neige, il était permis de chasser les tétraonidés, mais pas les lièvres, et encore moins les chevreuils que depuis toujours, après que leurs cornes sont tombées, à partir des premiers jours de novembre, on a le devoir de respecter. Mais tirer les tétraonidés sur un terrain enneigé, c'était presque impossible, car le bruit des brodequins cloutés dans la neige se répandait dans le profond silence : aussi, quand on arrivait au bord d'une cuvette où l'on était sûr de trouver quelques petits tétras, entendait-on seulement le bruit de leur vol avant d'arriver à portée de tir ; ou, du haut d'un rocher, voyait-on l'ombre des perdrix blanches qui s'envolaient sur une autre montagne. Mais rien que cela donnait de la satisfaction.

Pendant les années de l'après-guerre on avait faim, et attraper un lièvre pouvait être une grande fête pour la famille. Moi aussi, quelquefois, j'ai défié le froid et le garde-chasse pour suivre une trace, deux ou trois jours après une bonne chute de neige. Comme ce dimanche, il y a si longtemps, où j'avais un vieux fusil, trois cartouches, un morceau de pain et une croûte de fromage en poche.

J'avais marché depuis l'aube, avec de la neige jusqu'aux genoux, et enfin, sous un soleil éclatant, j'avais trouvé la trace infaillible d'un lièvre blanc. Je voyais les empreintes de ses grosses pattes qui, après des détours

et quelques sauts, finissaient par disparaître là où des pins mughos sortaient de la neige entre des cailloux. Il était là.

Je vérifiai si mon fusil n'avait pas de neige dans le canon, je m'assurai de l'état de mes cartouches. J'armai le chien du percuteur ; j'étudiai le plan d'accès de manière à pouvoir atteindre l'animal ; je réfléchis à ses issues possibles. J'étais déjà sûr de le mettre dans mon vieux sac à dos et, bien décidé, je m'approchai avec précaution, savourant déjà le bonheur du dimanche suivant, avec mes enfants tout petits, autour de la table garnie de lièvre et de polenta.

J'avançai dans la neige haute, le doigt sur la gâchette, quand j'entendis qu'on m'appelait par mon prénom : là-bas, le garde-chasse avait suivi avec ses jumelles tout mon manège et il voulait prévenir un délit.

Je mis mon fusil sur mon épaule, je répondis à son appel en le saluant. Le lièvre blanc sortit en trotinant de son abri pour aller s'en chercher un autre plus tranquille.

Le garde-chasse et moi on alla à la rencontre l'un de l'autre, et il me dit tranquillement :

— Tu as vu le beau lièvre blanc que nous avons levé ?... Allons, fumons ensemble une cigarette !...

C'était comme ça, à l'époque. Aujourd'hui, les chasseurs sont nombreux ; la plupart ont des fusils très coûteux, des limiers au pedigree de haute volée. Ils vont dans la forêt ou dans les champs avec des vêtements et des chaussures comme j'en ai vus dans les vitrines de la Kärtnerstrasse de Vienne, et, pour faire un kilomètre, ils se servent de voitures tout-terrain. Tout cela pour chasser des faisans libérés de la faisanderie le soir précédent. Tous ne sont pas ainsi mais c'est le cas d'une forte proportion d'entre eux.

Je me faisais ces réflexions ce matin en marchant dans la forêt avant de me mettre à mon bureau. Mais avant l'arrivée de cette neige glacée, j'avais constaté à quel point, dans les pâturages de Guido, la famille des blaireaux avait gratté la couche herbeuse avec ses griffes pour chercher des larves et des racines ; maintenant, ils doivent dormir profondément, en boule et bien gras, dans la tanière qu'ils ont creusée sous un rocher. En marchant, j'avais aussi remarqué les restes d'un faisan qui, quelques heures après avoir été

libéré par les pseudo-chasseurs, avait été attrapé par un renard ; et puis une patte de chevreuil, dépouillée de sa chair et nettoyée.

Il se peut que le chevreuil, affaibli par l'âge ou la maladie, ait été la proie des chiens errants ou de renards ou de corbeaux. Cela aussi fait partie de la nature : les herbivores mangent de l'herbe, les carnivores mangent les herbivores. Et l'homme mange des végétaux et des herbivores, mais aussi des carnivores quand il a faim.

Je marchais dans la forêt, et j'avais encore très présente à l'esprit la vue des cinq petits tétras que, la semaine précédente, pendant ma dernière randonnée de l'automne, j'avais fait s'envoler d'une montagne qui m'est particulièrement chère, car j'en ai fait l'ascension pour la première fois il y a soixante ans, et j'y ai passé les premières vacances de ma vie pendant l'été 1953, avec les bergers et les fromagers. Cette année-là, à la Croce del Diavolo, j'avais tué un magnifique grand tétras dont je fis cadeau à Elio Vittorini.

Maintenant, depuis vingt ans, on ne chasse plus sur cette montagne, et le nombre des animaux sauvages est resté le même qu'autrefois, c'est-à-dire égal à ce que le territoire peut nourrir : perdrix blanches en altitude, petits tétras là où l'on trouve les pins mughos et les mélèzes, grands tétras à la lisière entre les sapins et les mélèzes ; et les chamois sont revenus au-dessus du milieu naturel des chevreuils. Il manque les ours : un rocher appelé « Rocher de l'Ours » rappelle leur souvenir. Reviendront-ils ? Ce sera bien difficile, car trop de routes à grande circulation ne leur permettent pas de se déplacer des endroits où on les trouve encore.

J'allais en compagnie de ces pensées et, de temps en temps, un peu de neige qui glissait des branches agitées par les écureuils se faufilait dans mon cou. Je regardais et suivais les traces d'un faisan malin et vif qui avait survécu aux battues des chiens et aux tirs des chasseurs ; mais, aux premières chutes de neige abondantes, ce faisan amaigri et affamé sera une proie toute désignée pour les renards plus nombreux que jamais : ce sont les rois des nuits glaciales. Leurs traces d'adultes et de jeunes (donneraient-ils des leçons de chasse ?) croisent celles du faisan et de trois lièvres qui étaient sortis dans le pâturage pendant la nuit de pleine lune. Ces lièvres aussi ont été vaillants, rapides et rusés pour échapper aux limiers et aux

chasseurs pendant tout l'automne : ils méritent d'échapper encore aux renards et à l'hiver. J'espère les revoir au printemps.

Une voix m'appelle de chez moi : « Ne devais-tu pas travailler ? » C'est vrai : j'aurais dû écrire l'histoire d'une journaliste autrichienne correspondante de guerre sur le front du Carso, qui signait d'un pseudonyme masculin. À la place, j'ai eu envie d'écrire des histoires de montagne et d'animaux.

Chevreuils en hiver

Avec le mois de janvier, l'hiver que l'on attendait était arrivé. Depuis plusieurs années il n'avait pas fait aussi froid : de ce bon froid sec qui rééquilibre les saisons.

Sur nos montagnes, ces dernières années, on avait constaté des phénomènes insolites, spécialement à propos des insectes : en été, après le coucher du soleil, on voyait sortir de nombreuses limaces brunes, gluantes, longues parfois de dix centimètres, qui s'en prenaient voracement aux légumes des potagers. Je ne me rappelais pas les avoir jamais vues et, à défaut d'insecticides dont je ne me sers pas, une autre parade était meilleure que de les écraser : les saupoudrer de sel ; en quelques minutes, elles se desséchaient et mouraient.

Mais, en plus des limaces, j'avais remarqué des moustiques et des salamandres en quantité excessive. Quand on marchait dans les herbes sèches, de petits acariens provoquaient de fortes démangeaisons aux jambes. Parfois, dans la forêt, on était piqué par un insecte qui occasionnait d'abord un œdème douloureux, puis une légère mais longue suppuration. Les tiques aussi, comme jamais auparavant, tourmentaient les chevreuils, les génisses, les moutons et les chiens.

Le gel avait pénétré profondément dans le sol, et l'eau avait gelé dans les conduites que, avec la hâte de construire de ces dernières années, on n'avait pas placées à un mètre et demi sous la surface, comme on l'avait toujours fait chez nous.

À certains endroits, dont l'expérience avait relevé la particularité, le thermomètre était descendu à moins vingt-six pendant plusieurs jours. C'était bien agréable de savourer une bonne chaleur en lisant ou en écrivant près du poêle en briques. Même si là-bas, dans le golfe Persique, il y avait cette sale guerre dont la télévision nous faisait voir les méfaits.

Un soir, je surpris un renard derrière la porte de la maison. On voyait qu'il y en avait beaucoup aux empreintes qu'ils laissaient dans la neige en

poursuivant les lièvres, et aux cavités qu'ils creusaient pour chercher un rat ou une taupe.

Les chevreuils aussi s'étaient rapprochés des maisons : les traces d'une mère avec ses deux petits nés en juin dernier révélaient qu'ils étaient arrivés jusqu'à la palissade du potager. Un jour, en levant les yeux de son bureau, mon voisin, le cinéaste Ermanno Olmi, fut captivé par le spectacle d'un petit chevreuil qui l'observait derrière la fenêtre.

L'après-midi, en suivant l'ancien sentier de Rossbech, juste là où se trouve la pierre qui marque la frontière entre la propriété privée mise en pâturage et celle de la commune plantée de forêts, je remarquai sur le sol de nombreuses touffes de poils et quelques taches de sang : cela venait d'un chevreuil.

Il était certainement arrivé quelque chose : ou il avait été tué par un braconnier stupide (mais si, il existe aussi des braconniers intelligents et avec une certaine éthique !), ou par des chiens en liberté ou par des renards. Mais il était difficile de remonter avec précision à ce qui s'était passé : plusieurs jours s'étaient écoulés, et sous les arbres il n'y avait plus de neige. S'il avait été attrapé par les renards ou par les chiens, c'était certainement un chevreuil malade ; si c'était par un braconnier, avec une arbalète, arme de précision et meurtrière car silencieuse, cela devait s'être produit à la pleine lune des cinq premiers jours de janvier ; avec un fusil, c'était pendant la nuit du nouvel an, pour mêler le bruit à l'explosion des pétards et des feux d'artifice.

Le grand froid se prolongea pendant deux semaines. Puis, en février, arrivèrent les chutes de neige. Une belle neige sèche qui glissait des branches des arbres comme une poudre brillante, et la forêt était féerique. Je plaçai quelques bouts de pain sec pour les écureuils, quelque chose aussi sur la pile de bois pour les mésanges et pour un couple de chardonnerets qui, Dieu sait pourquoi, s'était installé là.

Ce fut pendant ces grandes chutes de neige que les chevreuils descendirent tout près des maisons : un après-midi, on en vit deux dans le jardin d'une petite copropriété, désormais inhabitée, ici, dans le hameau. C'étaient deux jeunes petits mâles nés l'an dernier, deux jumeaux certainement orphelins, car ils n'étaient pas accompagnés de leur mère.

L'un d'eux était développé normalement, mais l'autre, comme cela se produit souvent, était petit et plutôt frêle sur ses longues jambes. Ils étaient occupés à manger un peu de foin d'août qu'un ami chasseur avait réussi à mettre pour eux sous un thuya. S'ils mangeaient du foin touché par la main de l'homme, cela voulait dire qu'ils étaient vraiment affamés ! Alors l'idée me vint que ce sang et ce poil, que j'avais vus en janvier dans le sentier, avaient dû être à leur mère.

L'un des deux, le plus gracieux, avait fini par se coucher en ruminant sur le paillason devant la porte de la maison. L'autre, plus mûr, faisait au contraire attention à tout ce qu'il voyait autour de lui : une maman avec une voiture d'enfant, ma chienne tenue en laisse, un petit groupe de jeunes qui jouaient au hockey sur un étang gelé qu'ils avaient déblayé de la neige.

Une grosse auto passa : le chevreuil le plus fort sauta par-dessus le talus de neige et se retrouva sur la route. Le balourd qui conduisait klaxonna et accéléra au lieu de s'arrêter.

Le chevreuil, affolé, se mit à courir sur la route sans pouvoir sauter de côté parce que la neige amoncelée par le chasse-neige l'en empêchait. Et nous, nous essayions par des signes et des cris d'attirer l'attention de cet écervelé pour qu'il ralentisse. Rien à faire : il accélérait toujours plus, et j'espérais qu'au moins ses roues déraperaient et qu'il irait planter son sale museau dans la neige. Il continua ainsi sur cinq cents mètres jusqu'au premier tournant où la forêt se rapproche de la route : là, le chevreuil réussit enfin à bondir et à se sauver en disparaissant parmi les arbres.

Le matin suivant, le chevreuil le plus gracieux, qui était resté seul, se retrouva non loin de chez moi ; il avait même passé la nuit au pied du bûcher où c'était plus abrité. Pendant la journée, il se déplaça vers la maison d'Ermanno Olmi ; on y mit à son intention des épluchures de légumes qu'il mangea avidement. Il était gourmand de pelures de pomme. Un matin, je l'ai vu de la fenêtre de ma chambre : il ruminait, allongé à côté des ruches, là où j'avais balayé la neige. Une nuit, il dormit sous les fenêtres de la chambre de mon fils et, le lendemain matin, il mangea les fleurs fanées des branches de forsythia que ma femme avait placées là le soir précédent.

Pendant quelques jours, on ne le vit pas mais, désormais, le grand froid était passé. Dans la forêt, aux endroits les plus ensoleillés, et sous l'effet de la forte augmentation de la température, la neige avait disparu. Je pensais : le petit s'en est tiré. Mais il n'en était pas ainsi car quelques jours après, à moins de cinquante mètres de chez moi, là où j'avais vu la neige tachée de sang, j'ai trouvé une touffe de poils à laquelle tenait encore un morceau de peau et, plus loin, sous un sapin, à nouveau du poil. Selon toute probabilité, c'était l'œuvre des renards affamés : telle est, depuis toujours, la loi de la nature.

Le 21 mars

Le 21 mars, les hirondelles n'étaient pas encore arrivées et, dans les bois, la neige résistait opiniâtrement. Seul indice du printemps : la floraison des bruyères au bord de la forêt qui réverbérait la chaleur du soleil et, là, les abeilles faisaient la récolte du premier nectar de la saison.

Ce jour-là, le premier de ce printemps 1999, où la lumière est égale en tous points sur la Terre, j'ai brisé à la pioche la glace que la neige tombée du toit au cours de l'hiver avait formée à l'ouest de la maison. C'était un travail vraiment agréable que je faisais aussi enfant pour débarrasser de l'hiver les parcelles de terrain réservées à nos jeux. Désormais, nous en avions assez des skis, des luges, des patins, des châteaux de neige et, pour les jeux de printemps, nous enlevions enfin nos gants et nos bonnets en laine. Les petites filles reprenaient de l'éclat comme les crocus dans les prés. Le soir, nous nous endormions en recherchant non pas la tiédeur de la bouillotte mais la fraîcheur des draps. Nous dormions douze heures d'affilée. Ah ! que je voudrais une nuit de sommeil comme celles de mon enfance ! Maintenant, au cœur de la nuit, j'écoute les avions de guerre qui passent et semblent haleter au-dessus de nos maisons.

Les après-midi d'avril, le frère de mon grand-père, rentré depuis peu d'Amérique où il avait vécu trente ans à côté des Indiens, me faisait interrompre mes jeux pour aller défricher le potager qu'avait possédé mon bisaïeul maternel, et que le chiendent et les orties avaient rendu inculte. Il me disait : « Le chiendent est une mauvaise herbe. C'est même écrit dans la Bible. Quant aux orties, il sait bien ce que c'est, cet Allemand qui s'était accroupi dessus pour faire ses besoins. »

Quand la neige avait disparu aussi dans les sous-bois, et qu'il ne restait plus que quelques taches blanches dans les tranchées de la Grande Guerre, nous grimpons sur les sapins que les grenades avaient blessés, pour recueillir les larmes de résine qui coulaient du tronc meurtri. Nous l'appelions *pech*, et elle jouait le rôle de l'actuel chewing-gum. Après l'avoir recueillie, nous la faisions fondre sur un petit feu pour la nettoyer

des résidus d'écorce ; ensuite, nous la coulions dans les coupes en fer-blanc que l'on trouvait en grande quantité là où avaient été placées les batteries de l'artillerie de montagne ; ces coupes coniques servaient à protéger les projectiles ; on les enlevait avant le tir. Notre résine, d'une belle couleur rosée, devenait molle quand on la mâchait et – d'après les anciens – elle nettoyait les dents et la bouche, désinfectait les voies respiratoires et même préservait de la tuberculose. Elle était amère et aiguissait l'appétit. Ma mère m'avait raconté que, au siècle dernier, on en avait donné à mâcher à une jeune fille noble de la maison d'Autriche qui était venue au printemps pour se rétablir après un bal à la cour.

Mais le premier chant du coucou nous donnait sans conteste la certitude d'être au printemps et, parmi nous, c'était à qui tendrait l'oreille vers la forêt. Presque toujours les enfants du hameau de Balt étaient les premiers : leurs forêts sont sur le versant ensoleillé ! L'angliciste Sergio Perosa a traduit une vieille chanson médiévale, la première qui ne soit pas en anglo-saxon ; elle dit : « Maintenant chante coucou ; chante donc coucou !... / Chante fort coucou ! / Les semences germent, le pré fleurit, / Le bois se couvre de feuilles. / Chante, coucou ! »

Il y a de nombreuses chansons qui reproduisent en vers le chant du coucou, mais beaucoup de musiciens ont aussi placé ces deux notes dans de belles compositions. Nous autres, qui n'étions ni chanteurs, ni poètes, ni musiciens, on s'écriait simplement en cimbre : « *Benne der kuk kuket. Plühnt der balt* » (« Quand le coucou chante. Le bois fleurit »). La tradition rapporte que le coucou est toujours ponctuel pour le 25 avril, jour de la Saint-Marc, et maintenant aussi fête de la Libération : à cette date, je me rappelle l'avoir toujours entendu dans notre région. Mais, cette année, il m'est arrivé de l'entendre une bonne semaine avant. Il y avait encore de la neige dans la forêt ce soir-là. Après avoir été enfermé toute la journée à revoir des pages sans doute inutiles, j'avais décidé, avant de dîner, de faire une courte promenade. Le ciel était uniformément couvert de gros nuages blancs qui cachaient les hautes montagnes. Il commença à neiger : c'est à ce moment-là que je l'ai entendu. Alors, j'ai pensé : « Vont-ils l'entendre chanter également dans les forêts du Kosovo ? » Je fus surpris de ne pas me rappeler l'avoir entendu pendant les printemps où j'étais à la guerre. Mais

lui, il était là, sans aucun doute : c'est que, pendant la guerre, il est très difficile de remarquer ces choses-là.

Bref, c'est le moment de préparer aussi le potager pour les semailles, de ramasser, autour de la maison, les petites branches et les strobiles que l'hiver avait fait tomber des arbres, d'ôter les petits pieux que j'avais mis au bord de la route pour indiquer le chemin au chasse-neige. Mais encore d'examiner, dans les clairières les plus ombrées de la forêt, les traces des animaux présents à proximité.

Ils sont quatre, les chevreuils qui ont décidé d'établir ici leur territoire : un mâle, une femelle adulte, une femelle plus jeune, et un petit qui aura un an dans un mois. Un cerf aussi est passé par là. Les lièvres échappés aux limiers sont au moins trois ; les écureuils ont reparu. Les renards sont toujours trop nombreux. Le blaireau également s'est réveillé : il est venu fouiller dans le pré de mon voisin pour manger les larves. Depuis quinze jours les corneilles ont formé des couples, mais ce sont les mésanges huppées, avec leurs ébats amoureux, qui ont égayé les alentours : elles se poursuivaient parmi les arbres et les buissons. Maintenant, elles se sont calmées, et la femelle reste jour et nuit à couvrir ses œufs dans la petite boîte-nid recouverte de lichen, fixée au tronc d'un hêtre. Ce sera un jour de joie quand on verra voler par l'ouverture la nombreuse et remuante nichée.

Désormais la choucroute est finie ; j'ai donc lavé le baquet de bois ; je l'ai rincé à l'eau de pluie et posé, retourné, dans la cave, prêt pour l'automne prochain. La provision de bois sec est presque finie aussi : bien que pas très froid, l'hiver a été long et, pendant tout le mois d'avril, nous avons gardé le poêle allumé. Alors, à l'endroit laissé libre dans le bûcher, j'ai rangé la provision qui, depuis l'an dernier, était contre le mur autour de la maison et, à cette même place, j'ai empilé le bois fraîchement coupé que nous brûlerons pendant l'hiver 2001-2002. Ma passion pour le bois, je l'ai héritée de mon grand-père et de mon père : ils voulaient toujours voir un feu brûler allègrement dans l'âtre. Comme cela, au printemps, nous nous préparons pour l'hiver à venir : si, ensuite, nous ne sommes plus là, si nous sommes Dieu sait où, puisque le futur ne nous appartient pas, il y en aura d'autres pour bénéficier de notre prévoyance. Quel malheur s'il n'en avait pas été ainsi pour nous à certains moments de la vie !

Le printemps nous surprend toujours par la floraison d'une gentiane ou le chant d'une grive, par un mousseron de la Saint-Georges parfumé, par un lièvre dans le pâturage. Je me suis levé de mon bureau pour regarder au nord, vers la forêt : la petite chevrette était sous la fenêtre, occupée à brouter l'herbe nouvelle ; elle la flairait, choisissait avec soin la bouchée à arracher ; de temps en temps elle levait la tête. Elle me semblait un petit peu gracile : l'hiver a dû être dur pour elle. Maintenant, elle va se remettre en forme rapidement : l'herbe fraîche, les bourgeons, la tiédeur de l'air et la douceur du sommeil lui redonneront vite des forces ; le prochain printemps la trouvera prête pour l'amour. Je considérais la petite et je ne m'étais pas aperçu de la présence du beau mâle à demi caché parmi les arbres ; je le vis sortir entre les branches d'un épicéa : il avait un port de tête altier, et le trophée de ses cornes était nouveau, haut et bien formé. Il déboucha dans le pré à la lisière de la forêt, flairant l'air, regardant autour de lui ; il fit quelques pas, et on aurait cru qu'il dansait tant ses mouvements avaient d'élégance, de perfection. Il ne se souciait pas de la chevrette, mais de l'espace autour de lui. Il inclina le cou pour manger quelques touffes d'herbe et il disparut dans la forêt.

Ce matin, les bouleaux et les hêtres ont des feuilles nouvelles : la pluie de cette nuit en est la cause. Le coucou chante fort ; il est venu se poser sur un pieu tout près d'ici : « La brebis bêle après son agneau. La vache mugit après son veau. Bondis, taurillon, le daim se réfugie dans la forêt. Module ton chant, coucou !... Comme tu chantes bien coucou : Maintenant ne t'arrête plus ! »

Mais pourquoi y a-t-il la guerre au Kosovo ?

Juin des amours

Les soirs de février, on les passe chez soi à regarder le feu et à attendre le printemps, mais maintenant, les soirs de juin au long crépuscule, il faut en savourer la beauté en marchant sur les routes et les sentiers loin des maisons. Il n'y a pas encore de touristes, de gens en villégiature ou qui cherchent des champignons, pas de chasseurs. Les paysans qui ont fait un travail de bûcheron sont fatigués de leur longue journée ; les autres sont devant leur téléviseur ou dans les discothèques. Alors, après les sorties printanières des motocyclettes qui font fuir dans les fourrés les chevreuils amateurs d'herbe nouvelle à la lisière de la forêt, ces soirs-là, on peut marcher ailleurs dans le temps. En d'autres temps, à situer dans le vécu de chacun, ou dans ce que l'on peut choisir de vivre.

Pendant ces promenades, pour ne pas distraire le vagabondage de mon esprit et de mon corps, je ne veux même pas la compagnie d'Ambra, ma chienne griffon. Ce sentier-ci ou celui-là ? Ils se valent ; chacun d'eux, et n'importe lequel, peut me rappeler une histoire ou me réserver une surprise. Au croisement, vais-je prendre la route qui descend doucement dans la vallée, ou celle qui monte tout droit vers la montagne par-dessus la moraine ? Ici, quand on était enfants, on nous conduisait au printemps à la fête des arbres : la forêt avait été détruite par la guerre ; maintenant les sapins y sont hauts et touffus. Du pain et du fromage ; un soda pour trois, une chanson tous ensemble, et nous étions heureux. Que nous étions nombreux, nous les enfants !

Après la Première Guerre mondiale, pendant des années, tous les samedis, durant les cent jours de l'alpage, je montais par cette route avec mon père. Là-haut, à l'endroit où la vallée se resserre, il me laissait seul dans la voiture à cheval, après avoir enfilé sur le museau de l'animal son petit sac d'avoine. Il montait alors à la bergerie du mont Zebio, et revenait deux heures plus tard avec le beurre produit dans la semaine. Pour moi, c'étaient deux heures de profond silence : de ce silence où l'on n'entend

plus les bruits causés par les hommes ; deux heures d'isolement, et aussi d'étonnement et de mystère.

Les dents du cheval broyant l'avoine, le pivert tout noir frappant les troncs à la recherche de larves, l'appel des bouvreuils au sommet des sapins, le bruissement du vent descendant des montagnes avaient des sons bien définis. Mais les ombres projetées par les grands nuages d'été sur les rochers sombres, dressés au-dessus de la forêt, de l'autre côté de la vallée, étaient des monstres fantastiques.

Quand la lumière baissait parce que le soleil avait disparu derrière le haut versant du mont, et que tout était dans l'ombre, j'avais peur de voir apparaître la longue file des soldats morts à la guerre, qui, du nord au sud, traversaient sans bruit les montagnes, comme je l'avais entendu raconter un soir par un inconnu qui les avait vus.

Le vent du couchant agitait les branches du sapin argenté près duquel mon père arrêta toujours le cheval, et moi, allongé au fond de la voiture, pour me protéger des esprits de la montagne, je regardais le ciel qui s'assombrissait, et les premières étoiles. Enfin, j'entendais sa voix : « Eh, gamin, me voilà ! », et son pas s'approchait avec assurance sur le sentier descendant en pente raide vers la route.

Mais si, au virage, je quitte la route, et si je m'engage dans le sentier muletier où, enfant, en compagnie de mon grand-père, j'ai ramassé un verdier dont une aile était cassée, j'arrive dans un pré fleuri de lis rouges et de boutons d'or avec, à l'extrémité, une étable en ruine : à cet endroit précis, des soldats autrichiens amenèrent le vieux Tönle qui ne voulait pas abandonner notre hameau, en 1916.

À chaque endroit de la Terre son histoire. Une histoire qui nous rattache au passé : l'histoire lue dans les choses. Et puis ici, où la vie a connu tant de douleurs et tant de peines, chaque repli du sol, chaque pierre, chaque source, si petite soit-elle, a une anecdote à raconter. Mais cela peut-il intéresser quelqu'un, de nos jours ? Quel est l'intérêt de cette petite croix en fer qui rappelle une jeune femme tuée par la foudre il y a bien bien longtemps ?

Ils sont loin les bruits du monde maintenant que vient le soir ! Le long, doux soir de juin ramène aussi les visages des personnes aimées. Une grive

chante encore son amour dans le bois de Trocknotto ; un coucou chante dans le Val di Nos. Un merle salue le soir... ou bien le soleil disparu derrière le mont Verena ? Et un pinson fatigué de la longue journée se perche entre les branches d'un érable.

Je descends vers ma maison que je vois là-bas, au-delà de la forêt mais, avant, je m'assois encore au bord de la route pour attendre les chevreuils. Je les entends au cœur du bois : le petit, âgé seulement de quelques jours, appelle sa mère, et sa mère lui répond comme pour le rassurer : je suis là, ne crains rien, je ne vais pas t'abandonner.

Avec une feuille de graminée serrée et tendue entre les pouces et les mains jointes en forme de coquille, je répète en soufflant l'appel du petit, dans l'espoir de voir la mère sortir vers moi. J'attends, immobile et silencieux. Elle me répond. Je l'imagine, l'oreille tendue, méfiante, humant l'air, mais mon odeur ne devrait pas lui parvenir.

L'idylle est interrompue par un cri. C'est un gamin qui monte en suivant la route d'un pas rapide et nerveux, comme s'il avait peur. D'un geste d'agacement je lui fais signe de se taire, de ne pas crier ainsi ; mais, désormais, cela ne sert à rien : les deux chevreuils se sont sûrement retirés à l'intérieur de la forêt. Le gamin s'approche, essoufflé ; il n'est pas d'ici ; je ne le connais pas. Il me demande où est la Maison des Frères ; je lui explique : elle est derrière la butte. J'avais vu qu'on y avait amené récemment de la ville des handicapés ; c'est peut-être un parent.

Le gamin s'éloigne en courant :

— J'ai hâte d'arriver, dit-il, haletant, mais après quelques dizaines de mètres, il reprend son pas de marche et regarde autour de lui, hésitant. De la main, je lui fais signe de poursuivre.

Désormais, il me faudrait attendre trop longtemps pour revoir les chevreuils à la pâture. La lumière du long crépuscule se mêle à celle de la lune qui va bientôt paraître. La nuit sera très brève et, dans quelques heures, le chant des mésanges me réveillera.

Mais voici qu'une voiture rouge monte aussi par la route et ralentit près de moi ; après une hésitation, elle s'arrête. C'est un couple. Une femme abaisse la vitre et me demande si j'ai vu passer un gamin en jeans et tee-shirt. J'explique comment il était et où il voulait aller. C'est leur fils qui a

fugué ; par le car, puis à pied, il est parvenu jusqu'ici. Non, il n'a pas raté un examen, répondent-ils devant ma curiosité : c'est pour une fille dont il est tombé amoureux qu'il a fugué. Elle est ici ; elle s'occupe des handicapés. Maintenant, leurs visages se détendent et la voiture repart ; les pneus crissent sur les cailloux de la route. Les soirs de juin, ces péripéties aussi se produisent.

Un quinze août dans mon grenier

Un de ces derniers matins d'été, lors de ma promenade habituelle dans la forêt avec Ambra au bout de sa laisse, j'avais rencontré un moine en méditation et deux jeunes, sac au dos. Rentré chez moi, je me suis mis à mon bureau pour revoir un travail.

À un certain moment, il m'apparut nécessaire de consulter des références qui se trouvaient dans un rapport que je savais avoir rangé au grenier. Je me mis à le chercher parmi des cartons de livres, des piles de revues, des paquets de manuscrits (pas les miens), de vieux skis et d'autres objets entassés là au cours des années.

Après avoir fouillé en vain pendant quelque temps, je me rendis compte qu'il était inutile de continuer ainsi au hasard. Alors, je revins à mon bureau, je mis son capuchon à mon stylo, je rassemblai mes feuilles et je décidai de mettre de l'ordre dans le grenier.

« J'en ai pour deux heures environ », pensai-je. Au lieu de cela, ce fut un voyage qui dura sept jours, interrompu seulement par les repas ou par la visite de quelque ami.

Je commençai par les livres. Il y a cinq endroits dans la maison où je les range. Désormais, ils sont nombreux ; certains sont indispensables ; d'autres prennent seulement de la place : ce sont des livres achetés, donnés, envoyés pour un compte rendu, des manuels scolaires, à moi (en petit nombre) ou à mes enfants.

Je déplace, range, sépare : poésie, essais, littérature, histoire locale, nature, montagne, guerres, alpinisme, botanique, art figuratif. Pour les grands, il faut remonter les étagères ; pour les petits, il faut les abaisser. « Il serait temps de faire un fichier », me disais-je. Mais où en trouver le temps ? En attendant, je m'arrêtais sur presque tous les livres, et je jetais un coup d'œil à l'intérieur comme pour saisir un secret : surtout sur les plus vieux, ceux que j'avais achetés quand j'étais jeune, parce que, là, ce n'était

pas seulement le livre qui me racontait quelque chose, mais aussi le prix et l'histoire de ce livre en tant qu'objet.

Comme ce dictionnaire latin : *Le Rigutini*, dix-septième réimpression de 1924, qui a servi à trois générations. Il est encore en bon état, avec une abeille et une rose sur sa reliure solide, et le prix marqué : 30 liras (c'était cher pour l'époque !). Je l'ouvre au mot *feriæ* et je lis que, en plus de « jours de fête », cela signifie aussi « paix, tranquillité publique » (Horace, Odes, 4,5, 37).

Un petit volume de 1938-XVI^[32], d'une lire, a pour titre : *I grandi italiani del Medioevo per la classe IV Elementare* (Les grands Italiens du Moyen Âge, Cours Moyen I^{re} année), Éditions La Scuola (G. Montini), Brescia. Il commence par saint Benoît de Norcia et se termine avec Léonard de Vinci ; au milieu, on trouve aussi Frédéric de Souabe, encore appelé Barberousse. Je lis : « Grâce à l'invention de l'imprimerie, les livres, précédemment très rares, se répandirent. De la sorte, ceux qui n'étaient pas très riches purent aussi s'instruire. » Je range ce petit livre sur une autre étagère, et je me demande : « Mais les riches étaient-ils si instruits ? »

À un certain moment, je retrouve les petits livres de la Bibliothèque universelle Sonzogno : ils coûtaient trente centimes, soixante centimes le volume double. Ils ont encore de beaux caractères sur du bon papier. C'est ma mère qui les avait achetés quand elle était réfugiée en Émilie en 1916 ; mais si je comprends l'acquisition des nouvelles de Tolstoï, je ne m'explique pas celle du *Discours de la méthode* de Descartes, ou des *Poèmes en prose* de Baudelaire.

Quant aux petits volumes des Éditions Delta, collection « Écrivains italiens et étrangers », édités dans les années trente, ils coûtaient deux liras ; ceux-ci, je les avais trouvés dans l'après-guerre, en débarrassant un grenier chez des parents. *Le Souterrain* de Dostoïevski, avec une biographie signée Stefan Zweig, seconde édition, février 1929, avait vu son tirage passer du 20^e au 40^e mille !

J'ai éprouvé une certaine émotion en me retrouvant avec, en main, deux livres froissés des Éditions Bairon, qui portaient au dos, écrit à la plume : *chasseur alpin Mario Rigoni Stem*. C'étaient, ce sont, le *Roland furieux* et *l'Iliade*, achetés dans une librairie d'Aoste avec ma solde, avant l'entrée en

guerre de l'Italie : ils coûtaient quatre livres vingt centimes, parce que, par décision ministérielle, en date du 25 février 1940, les livres avaient été augmentés de cinq pour cent. Peut-être pesaient-ils trop lourd dans mon sac à dos ; c'est pourquoi je les avais laissés à la maison après la Campagne de France.

Comme si j'espérais un miracle, même si je savais que je ne le trouverais pas, parmi ces vieux livres du grenier, je cherchais le premier que j'avais eu : les *Contes* de Perrault, cadeau du Père Noël de ma grand-mère en ce lointain hiver si froid de 1929. Qu'est-il devenu ?

Je ne me rends pas compte des heures qui passent car mon voyage au grenier se poursuit avec une intensité presque frénétique. Je voudrais tout relire, même les revues et les coupures de journaux que, pour une raison ou pour une autre, j'avais mises de côté. Pourquoi avais-je gardé toute la collection de l'année 1950 du *Chasseur alpin* ? Et ces revues allemandes de 1890, par quels chemins sont-elles arrivées ici ? *Uber Land und Meer*, « sur terre et sur mer », en caractères gothiques, avec de très belles illustrations en noir et blanc et en couleurs : *Deutsche Illustrierte Zeitung*, Stuttgart-Leipzig-Berlin-Wien, Deutsche Verlags-Anstalt.

Romans, nouvelles, histoires de rois et de reines. Un hiver, peut-être, je trouverai le temps de les feuilleter et de les lire, pour comparer à ce monde vieux de cent ans celui d'aujourd'hui : depuis les paysages jusqu'aux comportements, de la publicité jusqu'à la politique.

Dans le numéro 67 de *Uber Land* d'octobre 1891, je lis, parmi les annonces publicitaires : « ITAL. GEIGEN : 4 Guarnerius, 1 Bergonzi, 2 Amati, 20 Ital. Geigen, 1 Guarnerius Gello... » : ils étaient mis en vente, avec d'autres « excellents instruments de musique italiens », par MM. les Frères Wolf, de Kreuznach. Pour une annonce de ce genre, insérée au milieu de réclames pour des lampes à pétrole, des locomotives, des lotions, des montres, aujourd'hui les plus grands violonistes se précipiteraient en avion chez les frères Wolf.

Pendant une semaine, j'ai voyagé dans mon grenier parmi ces choses, et je peux assurer que je ne me suis pas ennuyé. J'ai même trouvé une vieille carte d'alimentation de 1944, permettant l'obtention de « sucre, graisses et savons aux consommateurs ayant droit à la ration normale » ; les tickets

avaient disparu, naturellement, mais les *Instructions* étaient restées : c'était tout un poème ! J'ai trouvé aussi une boîte en bois qui avait contenu des bouteilles de marc, et qui renferme maintenant mes vieilles pipes : une de Chioggia en terre cuite, une du Tyrol en céramique, une de Varèse en bruyère de Calabre, et même une pipe que m'avait faite l'un de mes fils dans une racine de rosier, avec un tuyau en merisier. Puis du tabac à priser qu'un ami m'avait rapporté de Londres, et de vieux cigares toscans dont je ferai cadeau à Mario Soldati à la première occasion.

Et encore : sur une étagère en bois, des chiffons de laine pour nettoyer les fusils, des plaques, une lampe de bureau achetée avec mes premiers droits d'auteur, des bouquets de fleurs séchées. Dans une chemise de carton : un grand nombre de cartes de géographie et d'état-major, depuis celles dont mon père s'est servi pendant la Première Guerre mondiale jusqu'aux plus récentes cartes de montagnes et de pays.

Dans le coin le plus reculé, près de la lucarne : de grandes boîtes avec la correspondance de mes lecteurs ; la première lettre venait de Naples en avril 1953 ; les dernières sont encore ici, sur mon bureau.

Livres, revues, journaux, objets, lettres, et silence : quel grand voyage j'ai fait, dans mon grenier, maintenant que les refuges alpins sont pleins comme des œufs, et que la sueur et les crèmes solaires coulent sur les plages !

Le chien que j'ai vu pleurer

Le chien que j'ai vu pleurer d'émotion et d'affection il y a une douzaine d'années, quand j'ai failli quitter ce monde, est enterré dans la forêt derrière chez moi ; un sureau pousse au-dessus de lui, et maintenant que les baies sont mures, les grives et les pipits des prés volettent entre les branches pour becqueter les grappes rouges.

C'était un chien de classe malgré son caractère singulier, et avec lui j'ai traversé des saisons, des forêts et des monts, si bien que son souvenir se rattache aux jours de septembre, entre les pins mughos, en quête de petits téttras, et aux calmes heures de détente d'octobre, sur la passée des bécasses dans les bois de hêtres et de sapins ruisselants de perles d'eau.

Je l'ai enterré un jour de la fin novembre ; le sol était gelé et dur dans l'attente de la neige ; je n'ai voulu personne pour m'aider. Au-dessus, j'ai roulé une pierre couverte de mousse.

Où retrouverais-je un chien pareil ? Aussi résistant, même sur le terrain le plus accidenté et dans la neige, aussi infailible à l'affût, ou sur la trace de l'animal, et aussi attaché à moi, à tel point que, dans la famille, on disait :

— On ne sait pas si c'est Cimbro qui te ressemble ou toi qui ressembles à Cimbro !

Certes, il avait un caractère spécial, parfois capricieux et bizarre ; et quand cela le prenait, même la voix de son maître ne pouvait l'en empêcher ; c'était lui qui décidait où aller, ou bien de s'en aller quand il en avait envie. Pour récupérer le gibier, il était également habile, et même très habile, mais pour le remettre à son maître, c'était autre chose..., le dressage ou la patience n'y pouvait rien. Je me souviens d'un après-midi où il me rapporta un lièvre ; il y avait là des gens qui regardaient : il n'aurait pas lâché sa proie même en échange d'une saucisse.

Mais il ne faut pas ternir son souvenir à cause de petits ou de gros défauts. Qui n'en a pas ?

Et comment aurais-je pu remplacer un pareil ami ? lui qui, pendant les hivers les plus enneigés, laissait les oiseaux affamés becqueter dans son écuelle et qui, la nuit, leur donnait asile dans sa niche, et les gardait au chaud entre ses pattes et sa poitrine. Quand il me sentait triste, il venait se frotter à mes jambes.

Je songeais : Cimbro est mort et repose pour toujours sous le bureau, ma barbe blanchit, mes jambes ne bondissent plus sur les pentes des montagnes, aucun de mes fils n'est chasseur ; et puis, ces dernières années, sur la chasse, j'ai vu et lu des excès, des turpitudes, des insultes. À quoi cela sert-il encore de chasser si un bien-être mal compris conduit à faire aussi de la chasse un produit *de consommation* ?

En attendant, j'écrivais des récits de chasse, j'intervenais publiquement contre le référendum^[33], je participais à des congrès, je lisais les récits de Tolstoï et de Tourgueniev. Mais, malheureusement, ma chasse à moi restait toute livresque ; je sentais que quelque chose me manquait ; je gardais au fond de moi un peu d'amertume et de mélancolie. Je me rappelais souvent les années d'après-guerre, quand aller à la chasse dans la montagne, en quête d'un grand tétras, me sauva du désespoir ramené des camps.

Une saison s'écoula ; je renouvelai mon permis, mais je ne tirai pas un seul coup car je n'avais pas de chien : un chien bien à moi, comme Cimbro, et dans mon territoire. Aussi, le jour où je vis abattre deux bécasses, ce fut comme si on m'avait volé quelque chose de très aimé.

Je décidai alors d'avoir un autre chien. Je pensais : ce sera le dernier ; après, le moment sera venu pour moi aussi d'attendre la mort. La nuit, je l'imaginai : il ne devra pas courir vite, ou avoir tendance à trop s'éloigner parce que je n'ai plus le pied agile. Il devra être docile, comprendre mes désirs et mes pensées, se comporter en chercheur patient, au nez fin. Je ne veux pas d'un chien à faisans ou à cailles d'élevage. Si le temps des bartavelles et peut-être des perdrix blanches est passé pour moi, je vais bien encore deux ou trois fois par an aux petits tétras, et il me reste toujours le bois aux bécasses. Il devra aussi être un chien affectueux, un ami que je puisse garder l'hiver près de mon bureau quand j'écris ; lui, il ne posera pas de questions et ne fouinera pas dans mes papiers.

Je repensais aux chiens que j'avais connus dans mon enfance : au très vieux Bull, un setter gordon qui, lorsqu'il n'était pas à la chasse, restait toujours couché dans un coin de la place du village, occupé à regarder nos jeux ; à la chienne Lea du coiffeur qui nous tondait le crâne ; à Dolly, celle du menuisier, à Alba, celle du facteur, à Reno, le chien de l'employé de banque, à Roi, celui du vétérinaire. Je cherchais dans mes souvenirs d'enfance un chien pour ma vieillesse, pour redonner un habitant à la niche de Cimbri.

Des amis du Trentin, grands chasseurs pointilleux et hommes de bonne compagnie, me proposèrent un chiot qui allait naître de l'un de leurs couples de setters anglais. Mais cela tourna mal : la chienne avorta, peut-être à cause de la vaccination contre la rage. Je n'étais pas pressé : j'attendis que la chienne mette bas à nouveau. Une seconde portée naquit : on ne m'avait rien dit pour que je ne me fasse pas d'illusions ; par la suite, je ne sus pas directement, mais par un ami commun, que, cette fois encore, cela s'était mal passé.

Alors, je me mis à lire les petites annonces des chenils, à me renseigner, à demander, à téléphoner. Je ne voulais pas n'importe quel chien, mais un chien pour mes dernières années de chasse, pas de compétition mais de montagne ; un chasseur depuis des générations, pas un chien de salon ; un chiot que j'élèverais et qui marcherait près de moi dans mes forêts et sur mes montagnes. Afin que j'aie en cadeau quelques petits tétras et quelques bécasses.

Je m'étais décidé pour un griffon, comme le premier que j'avais eu après la guerre, et qui descendait de Roi, celui du vétérinaire ami de mon grand-père, et comme Cimbri (même s'il n'était pas un griffon pure race). Mais je ne voulais pas de ces griffons dégénérés, gros, massifs, avec le museau court et le pas lourd, comme on en voit, malheureusement, et qui ressemblent plus à un mouton qu'à un chien de chasse.

Un jour, un ami me téléphone :

— Il se peut que, à Rome ou aux alentours, il y ait un chiot pour toi !

Et un soir du printemps dernier, on me l'apporta chez moi en cadeau. On m'avait d'abord téléphoné pour le nom, et la question, posée ainsi, d'emblée, me surprit. J'avais prévu de l'appeler Stòon, ce qui, dans notre

très vieux dialecte, signifie « pierre » ou, plus précisément, évoque ces blocs erratiques que les anciennes glaciations ont apportés là où finissent les vallées : ils ont, au moins pour moi, un charme magique et mystérieux, peut-être ancestral, comme la chasse.

Mais « Stòon » ne convenait pas. Le nom devait commencer par un « A » car le chiot, me dit-on, était le *premier* d'une sélection recherchée, étudiée et suivie depuis longtemps avec un intérêt tout particulier et passionné par un spécialiste et un vétérinaire, dans le but de rendre ses lettres de noblesse au classique « griffon italien » qui avait été négligé pendant ces dernières décennies comme chien de chasse et dans la génétique. Bref, mon chiot devait être le premier de la reprise d'une noble descendance.

— Ast, dis-je au téléphone, je l'appellerai Ast.

C'est un nom bref que l'on peut murmurer et aussi prononcer à haute voix. Ast, dans le dialecte auquel j'ai fait allusion, signifie « branche ». Branche nouvelle d'un arbre ancien dont on trouve les racines dans l'histoire des chiens décrits par Xénophon cinq siècles avant J. -C.

Ainsi, quand il a eu deux mois, j'ai commencé à l'emmener dans les prés fraîchement fauchés pour qu'il joue avec le vol rasant des hirondelles, le voilement léger des papillons, et pour lui faire percevoir l'odeur des taupes et distinguer mon odeur des autres. Puis dans la forêt ; et sa surprise, son étonnement furent grands de sentir dans ses narines l'odeur des marques du chevreuil. Il négligea les champignons, les mulots, les papillons, les moineaux ; il ne s'intéressait qu'aux endroits où les grives sortaient à la pâture, et aux buissons où le roitelet avait cherché sa nourriture (les vieux chasseurs me disaient que le roitelet dégage une odeur semblable à celle de la bécasse). Il flaira aussi les empreintes du lièvre.

Mais c'est assez, maintenant il a cinq mois. Je le rappelle après qu'il a reconnu les marques du chevreuil, la trace du lièvre, l'odeur des grives et du roitelet.

Quand il est seul, il a encore envie de jouer ; s'il voit des enfants ou d'autres chiens, il les entraîne pour folâtrer et courir. Quelquefois, je m'assois dans une clairière où poussent les myrtilles : il en est gourmand, et il se précipite pour en manger dans le creux de ma main. Il mange aussi des framboises de cette manière ; je dirais même qu'entre les fraises, les

myrtilles, les airelles et les framboises, ce sont ces dernières qu'il apprécie le plus.

L'autre soir, après lui avoir offert et fait manger une poignée de myrtilles, je m'étais attardé à cueillir un bouquet de psalliotès bien tentantes ; Ast s'était couché sous un sapin dans l'herbe haute et tendre. Tout à coup, je l'ai entendu japper de manière déchirante et je suis accouru : il s'était étendu pour s'ébattre juste sur un nid de guêpes et il ne se rendait pas compte de ce qui lui arrivait. Je l'ai pris par la peau du cou et je l'ai entraîné au milieu des guêpes qui nous poursuivaient ; j'ai couru au plus épais de la forêt pour les disperser. Dès que possible, j'ai commencé à ôter les guêpes restées emprisonnées dans son poil blanc à taches orange, très fourni et brillant. En toute hâte j'ai regagné ma maison toute proche, où je lui ai fait immédiatement avaler un anti-histaminique que j'ai toujours à portée de main en cas de semblables accidents, car j'ai aussi plusieurs ruches.

Le chiot était abattu ; il avait les yeux rouges et les lèvres enflées ; l'envie de jouer lui était passée.

J'ai également téléphoné au vétérinaire pour un traitement éventuel. Mais moins d'une demi-heure plus tard, il s'était déjà remis ; il vint recevoir une caresse et mangea sa soupe habituelle.

Désormais, quand il entend le bourdonnement de n'importe quel hyménoptère, il se met sur ses gardes ; je crois que jamais plus il ne s'approchera d'un nid de guêpes.

Sous peu aura lieu l'ouverture de la chasse mais avant, pour le dénombrement du gibier, je l'emmènerai reconnaître l'odeur des petits tétras, et je suis sûr qu'il se comportera bien lors de sa première vraie chasse à l'affût. Puis ce sera le tour des bécasses...

Non, je ne rêve pas de remplir des gibecières, mais de marcher lentement dans la forêt d'automne avec lui, mon dernier chien de chasse : il me rapportera une bécasse qui, encore une fois, renfermera en elle toutes les forêts, l'espace, le ciel lointain et le mystère de la vie. Ce sont des lieux et des rêves de jeunesse, maintenant que le temps qui m'est donné approche du couchant.

Le poète secret

Dans un pauvre village de paysans et d'émigrants il y a une auberge sans enseigne. À l'intérieur : des tables en sapin et des chaises de paille. On n'y voit pas de machine espresso, pas d'étagères avec des bouteilles de liqueurs de différentes couleurs, pas même de téléviseur ni de lumières au néon. On apporte le vin dans des mesures en verre, et les clients causent et jouent à la belote. Là, pendant quarante ans, un homme mince, sec, au regard vif, avec un vaste front, une barbe grisonnante et fournie, un homme affable mais ferme dans ses idées, a entretenu une flamme pour nous autres passants : la flamme de la poésie, semblable aux flammes que Saint-Exupéry voyait sur la terre pendant ses vols de nuit, et qui le réconfortaient et lui tenaient compagnie dans la solitude du ciel.

Le village, Semaglia delia Battaglia, est situé sur les douces collines au pied des montagnes à gauche du Piave, en face du Montello. L'aubergiste poète s'appelait Giocondo Pillionetto et seulement deux ans après sa mort ses poésies ont été publiées dans une plaquette pour laquelle Andréa Zanzotto a voulu écrire une préface.

Pillionetto, fils du pharmacien, resté très tôt orphelin de mère, a été élevé par sa grand-mère maternelle. Il fait des études classiques au lycée mais ne veut pas aller à l'Université ; il mène une vie de bohème à la campagne avec la passion de la littérature et le culte secret de la poésie.

Il ne s'intéresse pas à la profession de son père ni à la pharmacie qui périclité, mais il ouvre une auberge, et l'enseigne « AUBERGE » sans rien d'autre, il la met à l'intérieur, au-dessus de la porte, tournée vers le comptoir et les tables. À l'arrière, il y a une petite pièce, un cagibi, rempli de livres, de publications, de revues, de cahiers : c'est là qu'il se réfugie pour lire et relire les auteurs qu'il aime pendant ses heures de solitude et en attendant les clients. Il remplit des carnets de journaux intimes, écrit des ébauches de tragédies, des pensées, des vers longuement mûris. À l'époque, le poète Andréa Zanzotto adolescent habite non loin de là et devient son ami ; avec lui, « comme auprès d'un frère aîné et non d'un maître », il va

marcher dans la neige à travers la campagne dépouillée, tout en conversant et discutant avec enthousiasme de littérature et de poésie.

Ce sont les années des revendications et des conquêtes du fascisme ; les chantres de la nation célèbrent l'Empire, Rome, les légionnaires, mais Pilonetto évoque la Grande Guerre sur notre terre de Vénétie quand, en 1935, il écrit : « La maison où je suis né / a été détruite. / Ma mère, je ne l'ai pas connue. / Elle était et n'était pas. / Lumière d'étoile éteinte, quiétude en moi-même, / harpe sur la cendre : / me voici tranquille, comme une terre sans vie. »

Ses bizarreries et sa misanthropie apparentes, sa volonté de ne pas être catalogué en cette époque de hiérarchies, sa soif de poésie et de vérité en font un homme hors du commun qui, tout en restant dans un pauvre village d'une poignée de maisons, sait rendre compte de la période historique dans laquelle il vit. Il chante la succession des saisons en faisant alterner bonheur et tristesse, le rire d'une enfant comme une paillette d'or parmi les scories du monde, « tandis que disparaît sombrement, / sous la ronde des étoiles, / la pente ténébreuse de notre présent ». Parmi les notes de ce temps-là, sa fille a retrouvé la rédaction d'une tragédie qui prophétisait la calamité du nazisme et peut-être celle de la bombe atomique qu'Italo Svevo avait conjecturée à la fin de *La Conscience de Zeno*.

Il n'a pas laissé de vers écrits entre 1938 et 1948 ; on aurait dit que la Seconde guerre mondiale avait détruit la source de son inspiration, comme sa maison l'avait été. Je ne connais pas son histoire, mais je me le représente semblable à un conspirateur anarchiste-carbonaro qui, après le 8 septembre 1943, accueille dans son auberge les soldats de l'armée italienne abandonnés à eux-mêmes et les résistants ; il leur offre du bon pain et du bon blanc pétillant de Vénétie. Aux soldats allemands et à ceux de la république de Salò qui montent vers les montagnes pour les ratissages, il verse du vin gâté et de la piquette. Après la Libération il est proclamé maire par les gens de son village.

Pour lui aussi commence une époque merveilleuse : il est plein d'initiatives et d'enthousiasme. En compagnie de Carlo Conte, le fin sculpteur de femmes et d'enfants, il organise des voyages avec des camions militaires récupérés pour collecter des provisions et des vêtements en

échange d'autres marchandises qu'il réussit à trouver ; jamais par intérêt personnel : pour son village. Ils se déplacent jusqu'à Milan, où le Quartier général est installé dans la maison d'Alfonso Gatto[34].

Lors des carnavals de l'après-guerre, il invente des défilés de chars et de masques ; dans le jury il fait venir ses amis Giovanni Comisso, Diego Valeri, Conte, Zanzotto, qui sont aussi ses interlocuteurs pendant d'interminables discussions littéraires et poétiques dont l'ardeur se ranime à chaque rencontre, même lorsque des semaines se sont écoulées, comme si elles venaient tout juste de s'interrompre après une gorgée de vin.

Des écrivains et des artistes de Vénétie font un détour par son auberge, mais très peu parmi eux connaissent son activité secrète de poète, et l'existence du cagibi où il annote, élabore, récrit ses vers et réfléchit à des plans d'urbanisme pour son village.

Il épouse une jeune femme douce ; en 1954, elle lui donne une fille qu'il appelle Silmava, un nom qu'il a inventé pour un personnage de l'une de ses pièces de théâtre.

Mais simultanément, autour des années cinquante, le village commence à se dépeupler. Beaucoup d'hommes émigrent en France, en Belgique, ou vont au-delà des mers en Argentine, au Venezuela, en Australie. Les travailleurs saisonniers des chantiers de haute montagne reviennent en automne et se retrouvent à l'auberge de Pillonetto pour échanger leurs expériences : parmi ces émigrants se créent spontanément les premières associations. Un soir, avant de repartir pour la France, ils décident de construire une petite maison pour Tile, un pauvre hère du village qui habite avec sa sœur dont la condition n'est pas meilleure. Tile, d'un caractère doux, complètement démuné, serait aujourd'hui considéré comme un SDF ; il vit de travaux occasionnels donnés par la commune, comme nettoyer les routes et les égouts, balayer la place après le marché du jeudi... En peu de temps, avec les matériaux offerts par les villageois, les émigrants lui construisent une maisonnette avec tout le confort et, à Noël 1954, Tile et sa sœur peuvent y entrer, pour la plus grande joie de tous. À cette entreprise participe aussi Angelo, qui, au printemps suivant, mourra dans un accident du travail, victime de sa générosité envers ses camarades. Pillonetto écrit dans son cahier : « De sorte que ces jours-là, / à cause de tant d'amour, / de

tant de pure bonté, / le Seigneur semblait être passé, / dans nos hameaux, /
là où un grand manteau de soleil / s'était montré plus loin que les ombres. /
Pourtant, toi aussi tu es tombé, / plus loin que les ombres, / à cause de ton
visage de bonté, / dans l'atrocité de l'immense douleur maudite... » C'est
avec les vers qu'il dédie aux émigrants que Pillonetto, comme l'écrit
Andréa Zanzotto, « atteint une pureté, une intensité, un équilibre
d'expression rares ».

Ses poésies nous font aimer comme l'un des nôtres ce villageois et
aubergiste très cultivé certes, mais surtout cet homme qui a foi en quelque
chose de bon pour tous, qui se trouve *au-delà de la lumière du jour*.

Petite chronique d'un black-out

Quelle impression étrange et agréable j'ai éprouvée la nuit dernière quand, comme d'habitude, j'ai eu besoin de me lever : il régnait un silence bienfaisant ! Et l'obscurité était complète. D'ordinaire, je n'allume pas la lumière : la nuit, je peux aller et venir chez moi dans l'obscurité. Il faisait sombre également dehors : je ne voyais pas filtrer par la fenêtre les phares des retardataires qui avaient fréquenté les discothèques. C'était un profond silence général, et les étoiles scintillaient dans les trouées de nuages. Grande, au milieu du ciel, au sud, la planète Mars brillait joyeusement de toute sa beauté. Je me suis recouché sans me poser de questions sur l'obscurité qui enveloppait l'agglomération là-bas, à trois kilomètres, ou sur le silence de la nuit, insolite un samedi.

À l'aube, j'ai entendu deux coups de fusil, isolés, précis : pan pan ! « C'est pour un lièvre, me suis-je dit, il l'a eu. » En prêtant l'oreille, j'ai perçu que les limiers aussi s'étaient tus. « Ce sont peut-être les limiers de Piero Pöslén ; le dimanche, son fils vient dans cette forêt, près des pâturages. »

Alors je me suis levé ; je suis allé dans la cuisine faire chauffer le café et préparer les jus d'orange. Rien à faire : l'allumage électrique du réchaud ne fonctionnait pas. Ah ! les engins modernes ! J'ai pris une allumette...

J'ai tourné le bouton de la radio pour écouter les informations régionales et la revue de presse. Rien non plus à la radio.

(Comme toujours en cette saison, chez nous, la température descend à 3-4 degrés. Aussi, régulièrement, tous les matins, j'allume la cuisinière qui sert parfaitement de poêle. Une allumette, et le feu réchauffe bien la cuisine pour le même petit déjeuner composé de pain, de lait, de miel.)

Me voilà résigné à descendre là où se trouvent les compteurs pour contrôler les disjoncteurs. Tout est normal. Je me rappelle tout à coup l'obscurité insolite de la nuit et le silence dans l'agglomération. Même les cloches de la première messe ne se sont pas fait entendre. Désormais, elles

fonctionnent à l'électricité, et je crois que l'on a noué les cordes qui les mettaient en mouvement. Je m'assois dans la cuisine pour feuilleter une revue littéraire, mais le souvenir de l'obscurité de la nuit s'impose à mon esprit : black-out = « obscurité au-dehors » ; c'est bien cela.

Je ferme la revue et je me mets à penser, mais pas seulement aux habitués des discothèques que l'obscurité a contraints de rentrer plus tôt. À quelle heure cela s'est-il produit ?...

Par la fenêtre, je regarde une petite bande de mésanges qui volettent entre les bouleaux et les mélèzes : c'est vraiment un beau matin d'automne. Autrefois, j'allais dans la montagne, en altitude, chasser les petits tétras et les perdrix blanches.

Le téléphone sonne : c'est mon fils, rentré hier soir après avoir visité pour son travail les forêts des Hautes Tatras. Je voudrais l'entendre me décrire les très belles forêts de ces montagnes-là. Je lui demande :

— Comment cela s'est-il passé ?

Au lieu de me répondre, il me dit qu'il n'a pas de courant ; il s'est renseigné, et c'est pareil dans toute l'Italie.

Je suis le cours de mes pensées : les hôpitaux ont des groupes électrogènes, et l'on dit que les congélateurs peuvent rester douze heures sans courant électrique. En revanche, ce doit être un mauvais moment à passer pour ceux qui se retrouvent enfermés dans les ascenseurs, ou pour ceux qui voyagent en train ! Mais le pire échoit à ceux qui ont besoin d'appareillage pour leur santé..., à moins que quelque chose ne soit prévu : sinon, à quoi servirait toute cette technologie ?

Pourtant, quelle merveille ! Le silence ! Pas de télévision, peu de voitures sur les routes, la tiédeur de la maison... C'est presque comme l'année où j'ai écrit *l'Histoire de Tönle*, quand une importante chute de neige avait fait tomber le fil électrique et celui du téléphone. À la maison, j'étais bien pourvu de tout : livres, bois, farine, pommes de terre, choucroute, viande, vin...

Voilà la clé du problème : cette « obscurité au-dehors » pourrait permettre que s'allume la « lumière au-dedans ». On peut vivre sans une telle sophistication. J'en ai fait l'expérience pendant des années ; l'esprit

peut surmonter les difficultés, trouver des solutions qui semblaient impossibles. Les plus grandes inventions de l'homme ont été le feu, le radeau et la roue. J'ajouterais l'imprimerie. Mais sûrement pas les téléphones portables ni la télévision.

Qui sait si un black-out aura le pouvoir de faire réfléchir les gens tellement dépendants du « progrès » ?

« Le progrès moral n'arrive pas à suivre tant de progrès matériel, et la distance entre les deux s'accroît », m'avait dit un jour à Venise le cher vieux poète Ungaretti.

L'incident de la nuit dernière devrait nous amener à réfléchir à cela. C'est la conscience des limites qui nous fait toucher le réel.

Le petit caporal

À Nico Orenco^[35]

On ne le remarquait pas ; il ne prenait pas part aux discussions, parlait peu avec ses camarades, s'isolait pour lire des poésies. Il n'était pas volontaire pour aller en patrouille, ou pour poser les barbelés devant la tranchée. Il préférait monter la garde tout seul. Il faisait son devoir mais rien de plus et, bien que caporal vice-commandant d'une escouade de fusiliers, il ne donnait jamais d'ordre. C'était le vieux caporal-chef qui s'occupait de bien diriger l'escouade. Pendant le temps libre, il nettoyait le sol de l'abri, balayait la neige dans le boyau. Il écrivait aussi les lettres de Barbasecca qui savait tout juste faire sa signature. Parfois, le petit caporal – comme l'appelaient désormais les chasseurs alpins de cette base du Don – donnait l'impression d'avoir peur : peur quand il neigeait, parce que les patrouilles et les incursions des Russes étaient plus faciles, et peur quand le lieutenant nous donnait l'ordre d'aller en patrouille dans le no man's land. Pendant la journée, quand il en avait la possibilité, il écrivait de longues lettres d'une écriture fine et serrée.

On l'avait envoyé dans cette base avancée sur la rive du fleuve avec des réservistes, après la destruction de deux bataillons de chasseurs alpins dans un combat insensé et inutile. Le nouveau capitaine l'avait affecté un peu au hasard au premier peloton de fusiliers et, parmi ceux-ci, la douceur du petit caporal mettait presque mal à l'aise. Le vieux sergent de la compagnie l'observait et se disait : « il est trop sensible celui-là ; il faut que je le tienne à l'œil pour qu'il ne fasse pas quelque sottise. »

Un soir, le lieutenant, en veine de confidences, invita le sergent à fumer une cigarette et à boire un verre dans son abri. Il lui fit part de son inquiétude, car il soupçonnait l'imminence d'une attaque russe avec des blindés – de l'autre côté, la nuit, on entendait des bruits de moteur au loin – et l'on n'avait rien pour y faire face. Il parla aussi des chasseurs alpins fatigués par les tours de garde et les travaux d'excavation et de fortification de la base effectués de nuit ; et puis du froid qui créait des problèmes pour

le fonctionnement des armes automatiques. À un certain moment, il lui demanda ce qu'il pensait de ce petit caporal de la première escouade des fusiliers qui avait ses postes de tir à l'endroit le plus vulnérable de la base.

— Il me semble bien timide et dépaysé. C'est peut-être parce qu'il n'est pas de la même région que les autres ; il ne comprend pas leur dialecte.

— Moi non plus je ne le comprends pas, répondit le lieutenant, mais quand c'est nécessaire je me fais bien comprendre.

— C'est vrai mais, vous, vous avez un grade et de l'instruction.

— Je vais te faire une confidence, mais garde-la pour toi. Ce caporal pour lequel tu te fais du souci a un diplôme d'instituteur et est inscrit à l'université. Au cours des élèves officiers de Bassano, on l'a renvoyé au régiment parce qu'il n'avait pas d'aptitude au commandement. C'était sur la fiche de renseignements qui le concernait. Le capitaine l'avait affecté à notre peloton ; moi, je l'ai mis dans la première escouade car le caporal-chef est vraiment compétent.

— Celui-là, c'est un chasseur de chamois et un contrebandier ; il parle peu mais il a de la jugeote...

Quelques semaines avant, par la même voie hiérarchique, un nouveau chasseur alpin était aussi arrivé, et si les anciens avaient baptisé « petit caporal » le jeune homme timide, le dernier arrivé, ils l'appelèrent : le « petit monsieur ». Tout ce qu'il avait était neuf, depuis les chaussures jusqu'au casque. Il ne parlait pas en dialecte, ne disait pas de gros mots, se rasait tous les jours, mais les poux ne tardèrent pas à l'infester. Il se plaignait des poux, de la fumée du poêle, des odeurs de l'abri ; pendant son tour de garde il laissait voir sa peur ; le caporal-chef lui adjoignit Boggia, le chasseur alpin le plus impassible de la compagnie.

Un soir, toujours dans sa tanière, le lieutenant dit au sergent que ce dernier arrivé venait directement de Rome, et que le capitaine le lui avait particulièrement recommandé. Il était le fils d'un personnage important, et il voulait faire une période de volontariat sur le front russe afin d'acquérir des mérites en vue de sa carrière. Pour dire les choses : il voulait une médaille. Le commandement du corps d'armée l'avait affecté directement à

notre unité. Notre base était la plus proche des Russes. C'était un pistonné vraiment spécial.

La nuit était tombée, calme ; on n'entendait pas un seul coup de feu. La lune éclairait des nuages lourds de neige : une nuit à embuscades. Le lieutenant chargea le sergent d'effectuer une patrouille de reconnaissance. Il devait emmener Barbasecca avec le fusil-mitrailleur, Boggia, le petit caporal et le nouveau, le « petit monsieur ».

Ce n'était pas difficile, ni très dangereux d'effectuer une patrouille dans le no man's land. Il suffisait d'avertir les sentinelles, de rester prudent et silencieux dans son surtout blanc. Comme des fantômes.

Ils allèrent explorer l'espace vide vers la base du bataillon Morbegno ; ils passèrent l'un derrière l'autre au-delà des barbelés après avoir averti les sentinelles ; ils pénétrèrent à gauche dans l'autre partie du no man's land couverte de buissons et d'herbes sèches, et s'accroupirent sur la rive basse du fleuve. Invisibles dans la neige et les hautes herbes. Le silence était profond sous la lumière diffuse de la lune derrière les nuages lourds de neige. Au bout d'un moment, le sergent vit une ombre courir sur le fleuve, et il soupçonna qu'un lièvre était venu se cacher près d'eux ; il arrivait de l'autre rive. Le sergent s'inquiéta ; il sortit lentement de sa poche deux grenades et en ôta le dispositif de sécurité. Il murmura : « Ne bougez pas, ne faites pas de bruit. »

Sur le fleuve gelé, des ombres se dirigeaient vers eux. « Sois prêt à tirer ! » chuchota-t-il à Barbasecca. Quand les ombres furent à vingt pas il lança ses deux grenades en criant : « Tire ! »

La patrouille des Russes répondit par des rafales de *pomaliot* mais, aussitôt, elle se retira en soutenant deux blessés. De la base, les chasseurs alpins ouvrirent le feu avec les deux mitrailleuses, puis tirèrent aussi avec les mortiers de 81. En rentrant, ils s'aperçurent que le « petit monsieur » manquait. Deux hommes revinrent sur leurs pas en suivant les traces, et ils le retrouvèrent caché dans un buisson.

— Tu es blessé ? demanda le sergent.

— Je ne sais pas, répondit-il.

Le sergent l'aida à se relever et ils rentrèrent. À la lumière de l'abri, le « petit monsieur » apparut pâle et hagard, mais ni le sergent, ni le lieutenant qui était immédiatement accouru dans la tranchée, ni les autres chasseurs alpins ne prononcèrent un mot de commentaire. Le sergent dit seulement qu'en filant de leur côté ce lièvre avait donné l'éveil. Rien d'anormal à cela.

Après la chute de neige, d'autres journées passèrent de tranquillité et de grand froid. Par la voie hiérarchique, le « petit monsieur » s'en retourna à Rome, et le commandant du bataillon voulut savoir ce qui justifiait la médaille qu'on voulait lui donner.

La nuit du 17 janvier 1943 arriva l'ordre de se replier loin du Don. Vinrent alors des tempêtes de neige, des combats, la faim, la soif, l'absence de sommeil, les hallucinations. Beaucoup tombaient et ne se relevaient pas ; le matin, d'autres n'arrivaient plus à se remettre en route à cause de leurs gelures aux pieds. Le peloton des fusiliers de la base avait perdu son lieutenant, son sergent, son caporal-chef. Le petit caporal avait pris le commandement des quelques rescapés, et Barbasecca le suivait avec son fusil-mitrailleur. Ils parvinrent ainsi au dernier combat. « Allons-y », dit le petit caporal, ce matin-là. Et il tomba lui aussi.

Quatre ans plus tard sa famille reçut un communiqué : « ... est porté disparu en date du 26 janvier 1943 ».

... Il était timide, il parlait peu, il avait peur, il n'était pas fait pour être officier, il lisait de la poésie.

Morts de chevreuils sur le Haut Plateau

L'hiver dernier a été vraiment long. Les bergeries d'altitude au-dessus de chez nous ont été recouvertes par cinq mètres de neige, et ce matin encore, les forêts étaient saupoudrées de neige fraîche. Sur mes bouleaux, les bourgeons ont éclos seulement ces jours-ci, alors que certaines années, le 8 mars, Journée de la femme, j'avais l'habitude de couper quelques branches pour les offrir aux femmes de la famille ; placées dans des vases à certains endroits de la maison, elles sont du plus bel effet, d'un vert très tendre.

Qui a le plus souffert, ce sont les chevreuils ; quelques chamois aussi ont dû être emportés par les avalanches le long des pentes. Et les cerfs ? Mes amis du Trentin m'ont parlé de cerfs que l'on a vus immobiles dans la neige très haute et qui se sont laissés mourir ainsi, debout. Ici, cela ne s'est pas produit, mais maintenant que l'on recommence à aller dans les forêts on pourra s'en rendre compte. L'autre jour, mon fils m'a fait remarquer le récent écorçage du tronc d'un saule par un cerf : « Il passe par ici tous les ans pour marquer son territoire », m'a-t-il dit.

Dans les endroits ombreux il reste encore quelques plaques de neige grise, avec des feuilles sèches, des brindilles, de la mousse, des lichens et même des rayures rougeâtres laissées par le sable du Sahara apporté de très loin jusqu'ici par le vent du sud aux ailes humides, de sorte que se mêlent les éléments de la terre et de l'eau.

Je ne m'attendais pas à la mort d'une chevrette juste au moment où l'herbe allait reverdir. Le coucou était arrivé depuis peu. Ce matin-là, il neigeait encore tandis que je l'écoutais pour la première fois de l'année. Je me suis dit : « Maintenant les chevreuils sont sauvés. » Dans le sous-bois, j'avais remarqué que les bourgeons des myrtilles avaient tous été broutés. J'avais vu aussi tous les jeunes arbres (sorbiers, frênes, saules marsaux) cassés net à un mètre de hauteur par les dents des chevreuils venus en grand nombre passer l'hiver aux alentours.

À certains endroits écartés et abrités, des chasseurs et des gardes-chasse avaient disposé au début de l'hiver des mangeoires appropriées avec du bon foin et des bidons de sel vitaminé. Mais, par la suite, il était devenu difficile de les recharger à cause de la hauteur de la neige ; dans les premiers jours de mars, on fit appel à un hélicoptère pour le transport du foin. Quand ce fut possible, en avril, j'ai marché jusqu'au premier affût pour voir ce qu'il en était : sous le vieil épicéa, et autour de la mangeoire, stagnait une forte odeur de bête sauvage et, sur la neige, il y avait une couche de fumier comme si un troupeau avait séjourné là.

Pendant les chutes de neige, je sentais leur présence autour de la maison. Je ne voulais pas les déranger ; je les voyais quand je sortais pour aller au bûcher me réapprovisionner.

Comme cela s'est déjà produit, un dimanche matin, j'en vis un, jeune, qui s'abritait sous l'auvent du toit. Il neigeait. Je pensais qu'il était venu demander à manger. Je plaçai tout près à son intention quelques feuilles de chou frisé, des quartiers de pomme, et des rameaux verts du sapin qui m'avait servi pour l'arbre de Noël. Il grignota un petit quelque chose, mais il se laissait trop approcher ; c'était inhabituel. Il neigeait toujours ; tout était silencieux. Il se leva, fit quelques pas péniblement dans la neige haute. Il se coucha à l'orée de la forêt.

Son comportement n'était pas normal : cette fois encore, je téléphonai au garde-chasse près de chez moi. Il se trouvait à nouveau de service dans la plaine mais, avant midi, il arriva avec un collègue. Ils firent se lever le jeune chevreuil qui, après quelques mètres, retourna se coucher sous un bouquet de branches basses :

— Il va mourir ; il est comme paralysé. Va prendre ton fusil et achève-le.

Décidément, je n'avais pas le cœur de tirer sur un chevreuil ; je ne l'ai jamais fait. Je retournai dans mon bureau, et peu après j'entendis le coup de feu.

Encore un qui avait le bassin brisé : il avait sûrement été renversé par une voiture dans la nuit du samedi précédent. La neige amoncelée sur les côtés par le chasse-neige ne lui avait pas permis de se sauver dans la forêt, et il s'était traîné sur la route qui conduit jusque chez moi.

Fin avril, en marchant entre les plaques de neige et les touffes de mousse, à l'entrée d'un vieux sentier muletier, mon regard s'est arrêté sur les restes d'un autre jeune chevreuil. Il n'y avait plus que les os longs des pattes postérieures ; plus de tête, de colonne vertébrale, de côtes : tout avait été mangé par les renards ou par les chiens errants, même la peau qui entoure les tibias. On avait rudement faim cet hiver !

L'herbe était déjà d'un vert brillant quand, l'autre jour, une chevrette est venue se coucher sous la fenêtre de notre chambre. Ma femme l'a vue le matin en ouvrant la vitre pour secouer la descente de lit. La chevrette n'a pas bougé. Elle nous a regardés comme si elle demandait de l'aide pour quelque chose qui la faisait souffrir. Je suis sorti et je me suis approché ; elle m'a suivi de son regard humide et touchant, et elle s'est même laissée effleurer de la main. Elle s'est levée, a fait quelques pas et, elle aussi, comme les autres, elle est allée s'allonger dans la forêt toute proche où le daphné venait juste de refleurir. Elle m'a regardé, semblant me dire adieu, et a posé sa tête sur la mousse. Je l'ai laissée tranquille et, le matin suivant, je l'ai retrouvée raidie par la mort. C'était le troisième jeune animal qui mourait près d'ici dans l'espace de quelques centiares, et j'ai averti à nouveau le garde-chasse.

En l'examinant sur place, on a constaté qu'à gauche, près de la mâchoire, elle avait une grosseur. Comme quelqu'un qui a une rage de dents.

— La mort est due à une actinomycose, dit le garde-chasse ; c'est une infection provoquée par un champignon, et c'est le troisième cas depuis l'automne dernier. Peut-être s'est-elle blessée la bouche en mangeant aux buissons épineux des églantiers.

On l'a mise dans un sac en plastique pour la porter au vétérinaire afin qu'il l'examine.

Si je me remémore d'autres expériences du passé, une remarque s'impose à moi : au moment où certains animaux se sentent malades ou sont blessés, ils viennent à proximité des maisons des hommes pour demander de l'aide, et se laissent approcher, alors que cela n'arrive jamais dans leur vie normale de bêtes sauvages. Mais ensuite, quand ils perçoivent que la fin va arriver, ils se retirent dans un lieu écarté pour mourir dans la solitude. On

dirait qu'ils ne veulent pas déranger, ou émouvoir par leur souffrance. Ou encore qu'ils désirent rester seuls avec leur dernier souffle de vie.

Le sergent prisonnier du château de Versailles^[36]

Palais d'empereurs, de rois, de tsars, de doges. Tous ces personnages sont désormais peu nombreux, et ceux qui existent encore comptent peu dans les démocraties, même en tant que symboles. Restent les palais. Les plus beaux, dans mon souvenir, sont les palais d'été des tsars, visités il y a une vingtaine d'années, en plein hiver. Que d'arabesques sur les arbres des jardins enneigés ! Quelles arêtes vives de glace sous les arches des petits ponts où la cour se promenait ! Et puis ces intérieurs froids, silencieux, brillants de marbres rares, d'albâtres précieux, resplendissants de dorures à l'or fin ! Ils avaient été admirablement restaurés grâce à des années de travail après que l'occupation de mille jours des maréchaux allemands, pendant le siège de Leningrad ou Saint-Pétersbourg, les eut saccagés et abandonnés comme des étables. « Par chance, me disait le fonctionnaire qui m'accompagnait, les œuvres d'art les plus importantes avaient été cachées juste à temps et murées dans le sous-sol ; ils n'avaient pas réussi à les découvrir. » Cette splendeur des jardins impériaux sous la neige lumineuse, mon imagination la repeuplait de personnages de comédies, de drames et de tragédies, comme si les hivers pendant lesquels ces lieux étaient toujours désertés (car la cour se retirait dans les palais d'hiver) avaient pris ces ombres dans les glaces, et les avaient transformées en fossiles, à l'instar des mammouths de Sibérie au pléistocène, ou de l'ambre de la Baltique.

Chez nous aussi en Italie, dans toutes les villes importantes, on peut voir des palais d'empereurs et de rois, ou de ducs et de cardinaux, ou de papes, avec des jardins et des œuvres d'art qui racontent et perpétuent l'histoire et la beauté.

Les empereurs, les rois, les papes, tous les puissants se devaient de disposer favorablement l'esprit de leurs hôtes et des ambassadeurs, de frapper d'étonnement et de crainte leurs sujets, de faire réfléchir la postérité.

En France, je n'avais pas encore visité le célèbre château de Versailles. Lors de mon voyage à Paris, à l'occasion du Salon du livre, je fis part de ce

désir à l'une de mes traductrices qui a vécu plusieurs années à Paris pendant ses études. S'adressant aussitôt à qui de droit, elle fit en sorte que le contact soit pris avec l'administration du château. La chance nous favorisa : la personne chargée de la réception des visiteurs était une jeune dame originaire de Florence, épouse d'un fonctionnaire attaché à la conservation des monuments, et tous deux avaient lu mes livres. Le nom d'un autre de mes lecteurs, un notable qui m'avait précédemment invité en Savoie, fut prononcé et joua aussi en ma faveur. Ainsi, grâce à ce nom, grâce à la diligence de ma traductrice et à la présence de la jeune Florentine établie à Paris, il me fut offert une visite vraiment privilégiée.

Dans l'attente du jour fixé, je ne voulus pas approfondir par des lectures le peu de connaissances que j'avais sur le château de Versailles. Je me rappelais qu'autrefois il y avait eu ici un pavillon de chasse pour les rois, à quelques heures de carrosse de Paris. Puis, l'un des rois Louis, Louis XIII, en fit une résidence à l'intérieur d'une réserve de daims, de cerfs, de sangliers. Un autre Louis, Louis XIV, la transforma en majestueux et luxueux château, et le plus grand monarque de ce temps-là y transféra sa cour. Mais ici aussi une époque a pris fin pour toujours après l'arrestation, puis la décapitation, à Paris, de Louis XVI, le 21 janvier 1793.

Pour notre visite, on choisit une fin d'après-midi : l'une de ces belles soirées de printemps aux longs crépuscules. Quand, à dix-sept heures, s'arrêta le défilé des innombrables touristes de tous pays, la jeune dame florentine prit congé des gardiens qui terminaient leur service et, avec son gros trousseau de grandes clefs, elle devint notre guide et nous dispensa son savoir.

Nous étions en petit nombre. Ma femme et moi étions accompagnés de ma traductrice, d'un poète français traducteur de Montale, et d'un écrivain journaliste qui, l'année précédente, avait rendu compte de la réception qu'on m'avait offerte en Savoie.

Tout était silencieux. Les grands tableaux enfermaient de vastes espaces où se succédaient stucs, statues, meubles luxueux aux différents styles des rois Louis, miroirs, cristaux, chapelles, salles, chambres, grands et petits salons, boudoirs, armures précieuses. Peu de livres. Je me rappelais le documentaire de Roberto Rossellini : *La Prise du pouvoir par Louis XIV*,

mais aussi *Les Trois Mousquetaires* que j'avais lu soixante-dix ans auparavant. Notre guide florentine parlait tout bas, sans emphase ; elle n'était pas moins aimable ni moins distinguée qu'une reine de France : elle commentait, en allant à l'essentiel, et le reste, elle l'abandonnait à notre imagination. De temps en temps, j'allais vers une fenêtre du château pour regarder en silence, et peupler de personnages, les cours et le parc immense.

On arriva à la galerie des Glaces. Tout donnait une impression d'irréel : la lumière du long couchant, le parc admiré depuis les grandes verrières, où le regard se perdait parmi les fontaines, les jets d'eau, les allées bordées d'arbres, les belles couleurs des bois, les haies, les statues, les petits temples, les plantations, les parterres, le Grand Trianon et le Petit et, tout proche aussi, le Hameau de la Reine... et encore des pièces d'eau et des ornements jusqu'à l'endroit où l'horizon devenait forêt et s'estompait... et puis l'absence totale de présence humaine, au profit de la vie animale, le vol des oiseaux avant le coucher du soleil.

J'absorbais tout : tout ce que me donnait ce moment.

Je laissai le petit groupe aller de l'avant, et je m'attardai à l'arrière-garde de l'Histoire. De l'Histoire vraiment ? Non, je m'attardais pour jouir tout seul de ce moment que je sentais unique, que les Louis de France eux-mêmes n'avaient peut-être pas su savourer. Sous mes pas, le grand parquet tremblait très légèrement. Non, il ne tremblait pas ; c'était comme s'il respirait le souffle du couchant, et je sentis que ma présence provoquait un très doux tintement des cristaux dans les grands lustres accrochés au plafond, tout là-haut. Le bref chant du cristal ?

Les miroirs propageaient à l'infini la lumière du parc sur les figures qu'ils reflétaient.

Je rejoignis notre petit groupe. On traversa des galeries avec de grandes fenêtres et, au fur et à mesure que la visite se poursuivait, notre guide s'arrêtait pour fermer les volets, car le soir tombait et le château devait rester dans l'obscurité. Je m'offris pour effectuer cette tâche.

Je regardais, j'écoutais, je fermais les volets et les grandes fenêtres l'une après l'autre. Le soir descendait sur Versailles ; un monde fini pour toujours restait enfermé dans ces murs ; je ressentais une impression que je n'avais jamais connue auparavant et que je n'éprouverai jamais plus.

C'est difficile à dire. Non, ce n'étaient pas des fantasmagories de rois ou de complots, d'aventures amoureuses, de révolutions. Ce n'étaient certes pas des fantômes. Je pensais plutôt à la sérénité des gens simples, aux bergers sur la montagne, un soir comme celui-ci, aux enfants qui jouent sur la place d'un village. Aux petits garçons et aux petites filles qui se poursuivraient, un soir comme celui-ci, dans un parc aussi beau que celui de Versailles, aussi immense. Les enfants des rois l'ont-ils jamais fait ? Je me rappelais un conte d'Oscar Wilde où, il y a bien des années, j'avais lu une histoire d'enfants, dans un parc, avec un méchant géant devenu bon et récompensé par un miracle de Noël.

Je passais et je fermais les battants des fenêtres sur tant de beauté vide, et l'ombre du soir entraînait avec la lumière de la lune dans la galerie des Glaces, la nuit pénétrait dans la galerie des Batailles.

On allait en silence vers une dernière porte. La jeune dame, maîtresse de maison au grand trousseau de clefs, referma la dernière porte du château. Elle rangea les clefs dans son bureau, et l'on se retrouva sur la terrasse en marbre donnant accès au parc. Tout était silencieux ; la pleine lune s'était levée au-dessus de la forêt. Par son dernier chant, une fauvette prit congé du soir ; le cri d'un hibou vint saluer la lune. Ce ne fut plus qu'ombres de vols silencieux sur les jeux des fontaines et des pièces d'eau, parfums de tant de fleurs et d'arbres innombrables, brises légères comme des soupirs sous les ailes des oiseaux de nuit. On dut quitter ce lieu car, à vingt et une heures trente, était prévue dans une librairie de Versailles une rencontre avec mes lecteurs, à laquelle devrait prendre également part notre ami, le notable de Savoie. On se dirigea vers la sortie.

Mais une surprise nous attendait : les grilles de la sortie principale étaient fermées, et aussi celles des sorties secondaires. Les habitations des gardiens étaient toutes au-delà de l'enceinte et, en sortant du château, notre accompagnatrice avait branché le système d'alarme. Elle n'avait pas les clefs qui ouvraient ces grilles. Alors on jeta des graviers sur les fenêtres d'une maisonnette située de l'autre côté, et d'où filtrait une lumière. Personne ne répondit ; peut-être regardaient-ils la télévision ou étaient-ils absents. Je pensais déjà aux merveilles que révélerait une promenade dans le parc toute la nuit jusqu'à l'aube, jusqu'à ce que la lune s'efface : vols et cris d'oiseaux de nuit, murmures des eaux, parfums de la nuit qui se

dégagent fortement au lever du jour, chants d'oiseaux diurnes qui saluent le matin... Après seulement les gardiens arriveraient pour rouvrir les grilles.

Mon ami poète était préoccupé ; ma traductrice l'était encore davantage : elle pensait aux personnes et au notable qui nous attendaient dans la librairie ; l'heure était déjà passée ! Je leur dis que, au pire, j'escaladeraï une grille et que j'irais chercher quelqu'un. Ils refusèrent et je me sentis vieux. C'est alors qu'une grille fut ouverte : après plusieurs tentatives, notre guide avait réussi, grâce à son téléphone portable, à contacter son mari qui avait fait le nécessaire pour nous permettre de sortir. Dommage !

« Le petit caporal avait pris le commandement des quelques rescapés et Barbasecca le suivait avec son fusil-mitrailleur. Ils parvinrent ainsi au dernier combat. “Allons-y”, dit le petit caporal, ce matin-là. Et il tomba lui aussi.

Quatre ans plus tard sa famille reçut un communiqué : “... est porté disparu en date du 26 janvier 1943”.

... Il était timide, il parlait peu, il avait peur, il n'était pas fait pour être officier, il lisait de la poésie. »

Mario Rigoni Stern, né en 1921 à Asiago, est un des plus grands écrivains italiens contemporains. *Histoire de Tönle, Le Sergent dans la neige, La Chasse aux coqs de bruyère, L'Année de la victoire, Arbres en liberté, Les Saisons de Giacomo, Retour sur le Don, Le Livre des animaux, En guerre, Sentiers sous la neige, Lointains Hivers, Hommes, bois, abeilles, En attendant l'aube, Le Vin de la vie et La Dernière partie de cartes* sont traduits en français.

Notes

[1] A Nikolaïevka, le 26 janvier 1943.

[2] Le 28 octobre 1940, l'Italie déclara la guerre à la Grèce. Les opérations militaires se déroulèrent dans les montagnes d'Albanie. (Cf. *En guerre*.)

[3] On décèle dans la langue parlée, presque jusqu'à nos jours, dans cette région, des traces de langues alémaniques et de langues d'Europe du Nord (Suède).

[4] Ernst signifie, en cimbre : sérieux (N. d. A.).

[5] Le texte imprimé indique fautivement 1941 (Note du Scanner).

[6] *Davaï*, en russe, signifie : en avant, marche ! *La Route du Davaï* est le titre du recueil des récits rapportés, par les rescapés piémontais de la retraite de Russie, à Nuto Revelli, et rassemblés par lui (Einaudi, 1966).

[7] GIL : Gioventù Italiana del Littorio, Jeunesse italienne fasciste ; le fascisme avait pour emblème les faisceaux des licteurs romains.

[8] Dans *Retour sur le Don*.

[9] Pietro Badoglio (1871-1956). Nommé Premier ministre par le roi Victor-Emmanuel III après la chute du fascisme (25 juillet 1943), il signa l'armistice avec les Alliés le 8 septembre 1943.

[10] En 1917.

[11] Rodolfo Graziani (1882-1955) commanda l'armée de la République sociale italienne (RSI) instaurée à Salô par Mussolini après que celui-ci eut été libéré de son emprisonnement dans les Abruzzes (12 septembre 1943).

[12] Primo Levi, « Si c'est un homme » dans *À une heure incertaine*, Gallimard, « Arcades », 1997.

[13] Il s'agit des mines de l'Eisenberg en Styrie (Cf. « Le pain de l'ennemi » dans *Le Vin de la vie*).

[14] Mitraillette russe. En russe, le mot signifie : « lance-balles » (N. d. A.).

[15] Primo Levi, *À une heure incertaine*.

[16] Cf. Le poème, « La trêve » dans *À une heure incertaine*. Ce poème s'intitule *Alzarsi* (se lever) dans le recueil italien. *Wstawac* signifie se lever en polonais.

[17] Nuto Revelli (1919-2004). Officier de chasseurs alpins, originaire du Piémont. Il prit part à la campagne de Russie dans la même division que celle de Mario Rigoni Stern (qu'il ne connut cependant pas à l'époque), puis à la retraite. Il s'engagea dans la Résistance, combattit dans les Alpes piémontaises, passa dans les Alpes françaises où il fut grièvement blessé dans un accident au cours

d'une mission auprès des forces américaines. Son œuvre littéraire est essentiellement composée des journaux détaillés de sa propre participation à la guerre, de celle des paysans de sa région et de sa participation à la Résistance ; ainsi que de reportages sur l'existence misérable des montagnards piémontais.

[18] « Giustizia e Libertà » (Justice et Liberté) : mouvement fondé à Paris en 1929 par des exilés antifascistes, Carlo et Nello Rosselli et le Sarde Emilio Lussu (1890-1975), figure légendaire de la Première Guerre mondiale, auteur de *Hommes contre*, ami de Mario Rigoni Stern. « Giustizia e Libertà » devint ensuite une formation importante de la Résistance dont l'idéologie réformatrice avancée était celle du Parti d'Action qui disparaîtra dans l'après-guerre.

[19] « Jamais tard ».

[20] « La pitié est morte ».

[21] *Souvenirs de la retraite de Russie* : premier titre du récit que Mario Rigoni Stern réussit à écrire dans les camps, et qui deviendra *Il sergente nella neve* (1953), *Le Sergent dans la neige* (1954).

[22] Cf. « Dans la steppe de Kotovski », dans *Retour sur le Don*.

[23] Dante Livio Bianco, partisan piémontais des brigades Giustizia e Libertà, journaliste de presse clandestine.

[24] Formé sur « Badoglio » (cf. note 9).

[25] Duccio Galimberti (1906-1944) : avocat, chef de la branche piémontaise du Parti d'Action, membre de Giustizia e Libertà. Il sera tué par les fascistes.

[26] Commission nommée par le ministère de la Défense pour faire la lumière sur des exécutions de prisonniers italiens par des Allemands dans la ville de Lvov (N. d. A.).

[27] Lucio Ceva : avocat, historien, professeur à l'Université de Milan (N. d. A.).

[28] Après la signature de l'armistice entre l'Italie et les Alliés, la garnison italienne (cinq mille hommes) qui occupait l'île fut massacrée par les Allemands.

[29] *Le Disparu de Marburg et Le Prêtre juste*.

[30] Boves : village martyr du Piémont.

[31] *La Guerre des pauvres ; Le Monde des vaincus*.

[32] XVI : seizième année de l'ère fasciste.

[33] Référendum pour l'abolition de la loi sur la chasse demandé par les écologistes radicaux dans les années 70 (N. d. A.).

[34] Alfonso Gatto, poète (1909-1976).

[35] Écrivain ligure, responsable de *Tuttolibri*, supplément littéraire de *La Stampa*.

[36] Mario Rigoni Stern a voulu donner à son récit, selon sa propre expression, une forme un peu romancée. À l'organisation de cette visite avait également contribué un libraire de Versailles qui reçut l'écrivain le soir même avec un nombreux public de lecteurs. En revanche, c'est dans une librairie de Paris, que le notable qui l'avait invité en Savoie l'année précédente vint l'écouter.